

PHENIX MAG

TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

NOIRE

N°3

Grangé
Le Mal s'offre
un best-seller

CRITIQUES

Valls de Gomis

Evangelisti

Fiction

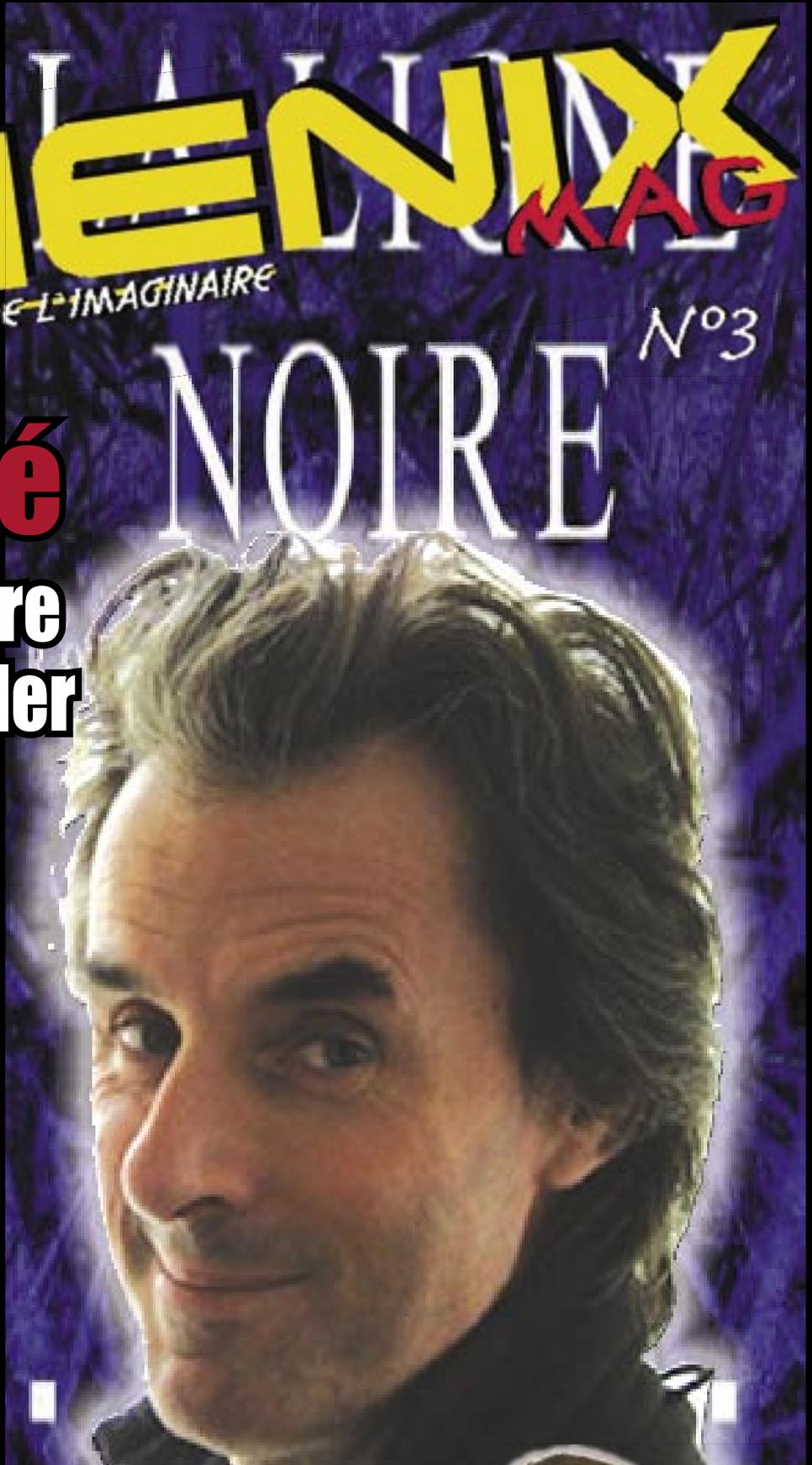
Quinn Yarbro

L'Empire des Loups

Creep

ENTRETIEN

Edouard Brasey



CHRISTOPHE LAMBERT

La Nouvelle Génération
de l'imaginaire
est en marche !

PHENIX MAG - 6 EUROS

N°3 - mai 2005



SOMMAIRE

News	3
Christophe Lambert (interview)	6
Resident Evil	12
Jean-Christophe Grangé	14
Edouard Brasey (interview)	20
L'Empire des Loups (ciné)	22
Creep (ciné)	24
Valls de Gomis (livre)	26
Evangelisti (livre)	27
Fiction (livre)	28
Quinn Yarbro (livre)	29
BD	30

EDITO

Deux auteurs francophones d'Imaginaire (au sens large, la frontière entre le polar de Grangé et une certaine forme de fantastique étant plutôt mince...) en couverture de votre Phénix Mag, un dossier sur Maxime Chattam en préparation... Les talents ne manquent pas sous nos latitudes pour offrir aux lecteurs avides de sensations fortes, d'histoires originales et de romans populaires, leur ration d'évasion. Mais... Mais cela n'empêche pas certains éditeurs de tomber tête la première dans les pièges tendus par la machine marketing anglo-saxonne, pour ensuite hurler avec les loups à la disparition d'une identité culturelle ou à l'invasion du marché par des produits « calibrés » venus de chez les mangeurs de burgers... Que je m'explique. Da Vinci Code. Il a suffi de ces trois mots pour que le landerneau de l'édition soit prit d'une frénésie subite pour tout ce qui ressemble de près ou de loin à une intrigue saupoudrée de « cryptographie », de « peintres de la Renaissance » ou encore de « mystérieuses sociétés secrètes ». Très malin à ce genre de jeu, les Anglo-Saxons se sont empressés de garnir les couvertures de leurs bouquins avec des citations plus ou moins bidons du genre « Si vous avez aimé le *Code Da Vinci* », ou encore « On avait pas fait mieux depuis... » et autres joyusetés de ce type. Ce qui nous a valu, dans les mois qui ont suivi, la sortie « exceptionnelle » de *La Règle des Quatre*, extraordinaire empiement de n'importe quoi, d'une lenteur à pleurer, sorte de version « d'jeu » du roman de Dan Brown (entendez par là avec un casting qui permettra à un studio hollywoodien d'adapter le tout facilement avec des acteurs de la nouvelle génération...) à l'intrigue faisandée. Ou encore la sortie d'*Anges et Démons*, habilement présenté comme le « nouveau Dan Brown », dont la sortie a, en réalité, précédé celle du *Code Da Vinci* en version originale et qui s'avère un brouillon notoirement moins passionnant du fameux best-seller. Alors quoi ? Alors il faudrait peut-être arrêter, pour certains, de tirer à boulet rouge sur les stratégies de domination culturelle mises sur pied par la toute puissante Amérique alors que l'on y participe en plein avec ce genre de comportement éditorial. Il faudrait peut-être choisir de publier des romans avec plus de discernement avant d'accuser les autres de noyer le marché avec n'importe quoi. Il faudrait peut-être publier d'autres auteurs francophones qui sont tout aussi doués que des Dan Brown et dont la plume est tout aussi alerte, pour peu qu'on leur permette de travailler dans de bonnes conditions. Mais oui, je sais, je rêve. Et c'est bien pour cela que j'adore l'Imaginaire !

Christophe Corthouts

Phénix Mag n°3, Mai 2005. Edité par Les Editions du Chabernak, 5 rue de Liège, 4287 Lincent - Belgique.

<http://phenixweb.be.tf/> - bailly.phenix@skynet.be.

Directeurs de publication et rédacteurs en chef :

Marc Bailly et Christophe Corthouts

Ont collaboré : Marc Bailly, Edouard Brasey, Christophe Corthouts, Josèphe Ghenzer, Okuba Kentaro, Christophe Lambert, Bruno Peeters, Sean Stewart, Nicolas Trenti, Gérard Wissang

Les textes et dessins restent la propriété de leurs auteurs.

La Revanche des Sith, Le Making Of

Parmi les ouvrages consacrés à la sortie de la *Revanche des Sith*, ce « making of » que nous offre les éditions Hors Collection est une excellente surprise. En effet, il faut voir plus loin que le bout de son nez, et surtout plus loin qu'une simple exploitation mercantile d'une licence juiveuse pour nous proposer ce qui constitue une véritable plongée sans fard (ou presque) dans le processus créatif qui anime George Lucas et son équipe. Et d'équipe, il est souvent question dans les pages de ce pavé particulièrement documenté et illustré de nombreuses photos de tournage et de dessins conceptuels. Car de toute évidence, si la paternité finale de la saga Star Wars appartient au barbu à la chemise à carreaux, le processus créatif qui préside aux destinées d'un épisode de la prélogie est avant tout un effort commun. A tel point qu'on a du mal, au fil de la lecture, à faire la part des choses entre écriture du scénario, créations des décors, animations, tournages, montage, etc. Quel aspect du film vient en premier ? C'est un peu comme d'essayer de découvrir qui de la poule ou de l'oeuf a débarqué le premier dans un champ verdoyant des origines... On peut aussi mieux comprendre pourquoi la manière de faire de Lucas a de quoi choquer certaines personnes du monde cinématographique (particulièrement les acteurs, on s'en doute...) tant les divers éléments du film acquièrent au fil des transformations parfois radicale une identité totalement morcelée. Au point que la réplique d'un acteur ou son mouvement de bras se verra indifféremment intégré à telle ou telle scène du métrage par la magie des manipulations digitales. Est-ce un bien ou un mal ? En tous cas, c'est une manière de travailler le matériel cinématographique et, même si le système est loin d'avoir atteint sa maturité, Lucas s'en sert cette fois avec une liberté de ton qui manquait peut-être aux deux premiers épisodes.

Plongée fascinante dans une aventure créative à nulle autre pareille, ce making of est le complément idéal de la vision du film (pour les allergiques aux révélations, attendez d'avoir vu *La Revanche des Sith* avant même de tourner les premières pages...) mais reste tout de même par sa complexité et sa narration parfois très technique à réserver au fans et aux amateurs éclairés de cinéma. Les autres attendront sans doute de découvrir le making of vidéo prévu pour la sortie du DVD en novembre prochain, mais ils pas-



seront à côté de détails savoureux, d'extraordinaires explications et surtout de révélations étonnantes sur l'évolution du récit. Un simple exemple ? Dans les premiers mois de la préproduction, Lucas prévoyait une *Revanche des Sith* se déroulant sur sept planètes, en présence d'un jeune Bobba Fett et d'un jeune... Han Solo ! De cette vague première idée, il ne reste aujourd'hui plus grand chose... L'histoire a évolué, les concepts aussi et Hors Collection vous invite à le découvrir avec plaisir.

PS : Le complément idéal de ce volume, uniquement disponible en anglais s'intitule « The Art Of Star Wars Episode III » et est constitué littéralement de centaines de dessins préparatoires et accompagnés du scénario original du film. A commander sur le wouaib !

La chauve-souris contre attaque !

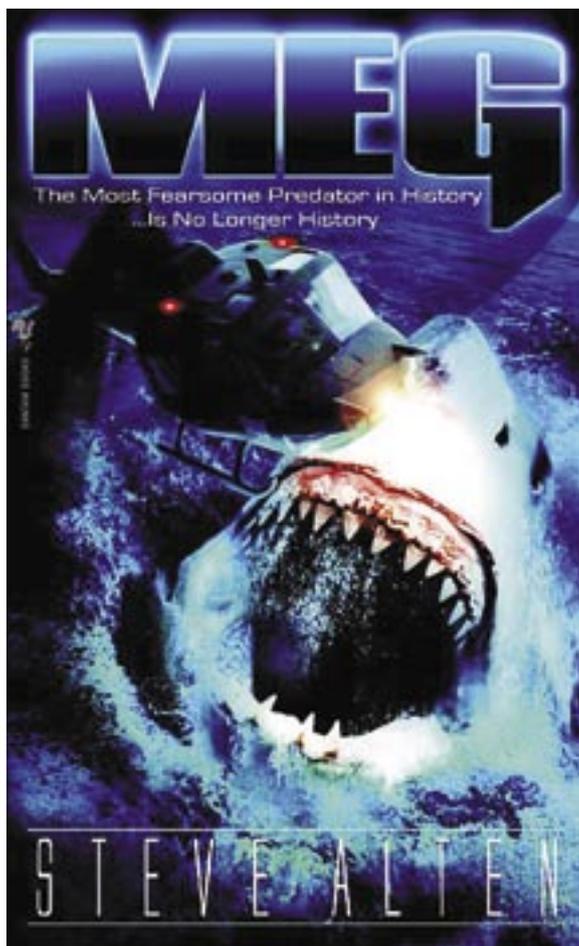
Alors que la sortie de *Batman Begins* de Christopher Nolan et David Goyer est prévue pour le 15 juin prochain chez nous, les pontes de la Warner semblent confiants au point d'imaginer clairement le futur de l'homme chauve-souris. Selon Goyer, dans la suite des aventures de Bruce Wayne, le schizo le plus populaire de la planète, le Joker serait de retour, alors que Harvey Dent, alias Double-Face serait de la partie pour un troisième opus... Les bonnes gens de Gotham City ne sont pas près de passer des nuits tranquilles, c'est moi qui vous le dis.



Spider-Man tisse sa toile. Toujours aux rayons des suites d'aventures de super-héros, il paraît quasiment certain que Spider-Man 4, 5 et 6 verront le jour dans les prochaines années. Sous la houlette de quel réalisateur ? Avec quel acteur dans le rôle de Peter Parker ? Avec quels ennemis pour arracher les pattes de l'arachnéen défenseur de la veuve et de l'orphelin ? Ne m'en demandez pas trop, je ne suis pas médium non plus...

Les Dents de la Mer puissance 10. Cela fait quelques années maintenant que *Jaws* trône sans partage au sommet des films de

« requins mangeurs d'hommes qui sont soudain pris d'une fringale prêt des côtes ». Et même si le *Peur Bleue* de Reny Harling reste un chef-d'œuvre sous-estimé d'actions bourrines à base de squales trop malins pour être honnêtes, la couronne n'est pas très disputée... Une chance peut-être avec *Meg*, que la New Line vient de lancer comme un boulet de canon dans le jeu de quille de l'été 2006. Adapté d'un best-seller de Steven Alten, *Meg* met en scène un mégalodon, soit le cousin jurassique du grand blanc. Dans le roman (un thriller divertissant aux personnages un rien stéréotypés) le meg surgit des profondeurs des abysses pour venir faire un tour à la surface et croquer tout ce qui bouge. Finalement un pitch assez classique... Sauf que le meg en question mesure 30 mètres de long et vous boulotte un sous-marin au petit déjeuner... Alors, enfoncé Spielberg ? Ne rêvons pas, aux commandes du projet, Jan De Bont... Oui, celui de *Speed 2* et *Tomb Raider 2*. Tout de suite, ça calme.



NEWS

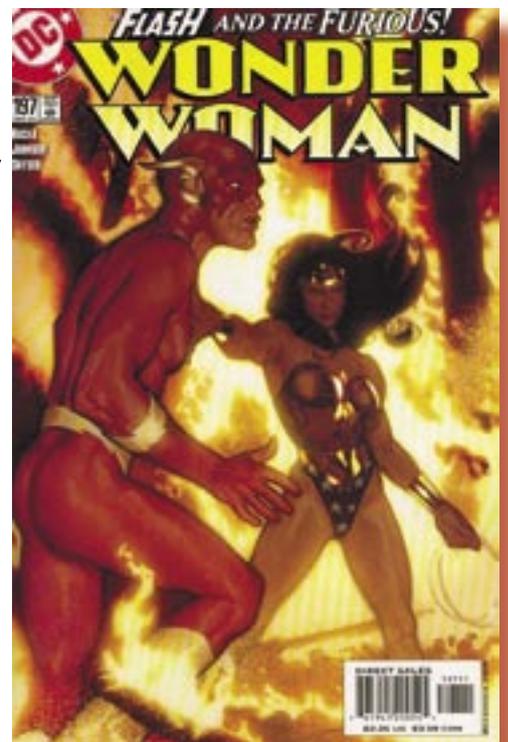
Star Wars c'est fini... Mais certains des acteurs de la trilogie « préquelle » se retrouveront ! En effet, Nick Gillard, responsable des combats à l'épée laser sur l'épopée de Lucas, devrait s'asseoir dans la chaise du réalisateur pour *Wisdom And Hindsight*, un thriller dans la veine de *Seven*. Et selon les premières infos de casting, c'est Samuel Jackson et Hayden Christensen qui devrait tenir les premiers rôles dans cette histoire de serial killer... sans un seul combat de sabre. Dommage.



Mission Impossible 3 en Chine ? Après avoir été plusieurs fois repoussé, le tournage de *Mission Impossible 3* devrait débuter à l'automne. Certaines scènes d'action prendront place en Chine où Tom Cruise, toujours dans le rôle de l'agent Ethan Hunt devrait jouer les James Bond modernes au guidon d'une toute nouvelle motocyclette bardée d'armes à feu. Bon, d'accord, question scénario, ce n'est pas l'info du siècle, mais j'ai beau envoyer les mails à J.J. Abram (créateur des séries *Alias* et *Lost*) le réalisateur mais il ne me répond pas !

Une idée originale peut-être ? Ah non, pas

aujourd'hui ! Dans la série quasi sans fin des adaptations de comics sur le grand écran, des nouvelles de Wonder Woman. L'amazone et son lasso magique « qui fait dire la vérité » (je me demande s'ils vont le garder le lasso magique...) sont pour l'instant entre les mains de Joss Whedon, le créateur de *Buffy*. Whedon est en pleine écriture du scénario et devrait ensuite, si tout va bien, réaliser les aventures de la belle Diana. C'est Joel Silver qui produit le tout, pour un tournage sans doute prévu en Australie, patrie de plus en plus prisée des studios hollywoodiens en mal d'économies.



Fallait s'y attendre... Et je ne résiste pas, au grand dam du rédac chef, de glisser une petite news sur notre ami Bond, James Bond. Si *Casino Royal*, le prochain long métrage de la franchise semble empêtré dans des tergiversations sans fin, la vie littéraire de l'agent secret le moins secret du monde rebondit avec Silverfin, le premier volume des aventures d'un jeune James Bond encore étudiant au prestigieux collège d'Eton. Avec près de 100.000 exemplaires vendus au moment où je vous parle, cette série est en passe de devenir un véritable phénomène outre-manche et outre-atlantique. D'ailleurs, les droits cinématographiques de la saga du Young Bond se disputent à prix d'or. James Bond à la sauce Harry Potter, il fallait y penser !



ENTRETIEN

Christophe Lambert

Par Christophe Corthouts



Avec « La Brèche », qui est paru en ce mois de mars au Fleuve Noir, Christophe Lambert entre de plein pieds dans la littérature « pour adultes ». Pilier de l'excellente collection « Autres Mondes » dirigée par Denis Guiot, auteur multi-casquettes qui s'entend comme larron en foire avec l'Histoire comme avec la science-fiction la plus débridée, Christophe Lambert représente surtout un style : nerveux, jeune, vif. Et un univers de référence qui plonge ses racines dans le cinéma populaire américain des années 70-80, les séries télé devenues aujourd'hui objets de culte ou encore les grands films de studios des années 50-60... La sortie de « La Brèche » nous offre l'occasion une fois encore de vous offrir une interview de l'auteur... Une interview tellement foisonnante qu'elle s'étendra sur plusieurs pages de Phénix Mag. Dans la première partie, éclairage sur le passé et la création de « La Brèche ». Dans la seconde partie, nous reviendrons avec Christophe sur son travail pour la collection « Autres Mondes » ainsi que sur ses projets...

Le Passé

Le début de ton parcours « professionnel » est essentiellement marqué par la cinéma, puis la télé... Tu en gardes de bons souvenirs ?

Les courts-métrages, c'était assez dur. Quand tu réalises un court, tu fais un peu tout toi-même : les négociations avec les prestataires de service, les repérages, les photocopies...

Tu fais même le coursier.

C'est épuisant.

J'aimais



Christophe Lambert La Brèche

« Que se passerait-il si... ». Sur ce petit bout de phrase magnifique, qui inspira bien des auteurs, les histoires les plus folles furent inventées... Et c'est exactement à partir d'un postulat tout aussi limpide que Christophe Lambert nous emmène au fil de solides rebondissements, dans les tours et les détours de son premier roman « pour adultes ».

« Et si, le voyage dans le temps existait ? », « Et si une chaîne de télévision en mal d'audience l'utilisait pour mettre sur pied un reality show où le public se délecte de vrais drames ? », « Et si, pour satisfaire l'appétit toujours plus grand des spectateurs, deux hommes étaient envoyés en plein débarquement de Normandie ? ». « Et si, les choses ne se passaient pas tout à fait comme prévu ? ».

Wham bam ! En quelques chapitres seulement, dont une introduction qui est un véritable modèle de rythme et d'exploitation réussie d'une syntaxe scénaristique au cœur d'un roman, Christophe Lambert prouve avec talent que son écriture s'adapte sans mal à une approche plus mature des questions qu'il ne cesse de se poser au travers de ses romans de la collection « Autres Mondes ». Particulièrement influencé par les scénaristes de la grande époque hollywoodienne post « Star Wars », Lambert fait sien le précepte souvent défendu par Spielberg (et Hitchcock avant lui...) du « monsieur tout le monde » face à une série d'éléments extraordinaires. Ici encore, dans « La Brèche » ses héros n'ont rien de particulièrement... héroïques. Entre un reporter un peu casse-cou qui marche sur le fil de la dépression profonde et le professeur d'histoire peu apprécié de ses pairs, l'aventure ne porte sans doute pas le sceau des héros sans peur et sans reproche que l'Amérique servira par pack ce douze lors des années Reagan. Non, ce qui intéresse Lambert c'est de nous faire vivre de l'intérieur, avec nos tripes, les tourments d'un duo mal assorti (ressort classique) obligé de choisir avec une marge de manœuvre de plus en plus étroite (paradoxe temporel oblige...). Mais là où Lambert parvient à porter un coup de maître, c'est lorsque l'histoire prend soudain un détour inattendu, s'engage franchement sur le chemin d'une SF spectaculaire et graphique (La Brèche est un roman qui hurle à l'adaptation, surtout avec les outils cinématographiques d'aujourd'hui...) avant de retourner le lecteur comme une crêpe pour encore le surprendre lors d'une conclusion qui laisse rêveur... Et délicieusement perplexe quand la complexité de ce satané flux temporel.

Quoi qu'il en soit, cette entrée dans la cour des « grands » est une véritable réussite pour Christophe Lambert et il ne faudrait pas grand chose (un sujet moins « catalogué » peut-être ?) pour que son talent explose à la face du grand public.

Christophe Lambert, La Brèche, Autres Mondes, Mango, 216 p.

YodaMan

beaucoup les phases de découpage et de montage, ainsi que le travail sur le son (même si ça n'allait jamais assez vite à mon goût ; je suis impatient de nature). Par contre, à l'approche des tournages, j'angoissais comme un fou. J'étais malade de trac. J'aime avoir le contrôle de tout, or sur un tournage (surtout un tournage fauché), il y a toujours des impondérables. L'avantage avec l'écriture, c'est que tu es vraiment maître de ton petit univers... Quant à la télé, c'étaient des jobs purement alimentaires.

Une chance de voir un jour tes courts-métrages réunis sur un DVD hommage ?

Il faudrait que ma notoriété augmente sacrément pour cela intéresse un éditeur de DVD...

Tu as bossé chez TF1 et M6... Comme visionneur je crois... Ca veut dire quoi exactement ? On te doit la programmation de certains trucs ? *La Ferme*, c'est ton idée ?

Hélas, non. Je dis « hélas » d'un pur point de vue financier. Si j'avais pondu cette connerie, je serais riche à présent... A TF1, je visionnais des trucs genre « Roue de la Fortune », pour voir s'il n'y avait pas de défauts sur la bande vidéo, ainsi que d'autres émissions (plus intéressantes) destinées à être archivées à l'INA. A M6, je regardais, avec quatre autres personnes, des films non encore achetés par la chaîne. Ensuite on rédigeait une fiche critique en proposant des cases horaires. Les films d'horreur, par exemple, ça allait mieux dans « les jeudis de l'angoisse » que dans « lundi comédie ». J'ai également lu pas mal de scripts pour eux. Le premier « Taxi » m'est ainsi passé entre les mains. J'avais mis en guise de conclusion, sur ma fiche : « Ce film va marcher ». La suite m'a donné raison...

En 1996 Hachette cherche des auteurs de romans et tu te lances... Parce que c'est plus facile d'écrire que de monter un projet ciné ? Ou tu avais déjà la fièvre de l'écriture avant cela ?

J'avais l'écriture dans le sang, oui. J'ai toujours écrit, dessiné, tourné des petits films en super 8mm. J'ai toujours eu besoin d'avoir des projets auxquels réfléchir, le soir, avant de m'endormir. C'est ma drogue. Comme je ne perçais pas dans l'audiovisuel, je me suis dit : « Après tout, être peinard, chez soi, à taper sur un clavier, c'est pas mal non plus... ». J'ai un côté un peu ours, ermite, ça me convenait tout à fait. J'ai senti que, chez Hachette, ils étaient demandeurs ; alors j'ai foncé !

L'écriture pour la jeunesse t'es venue naturellement ou tu as du « forger » ton style ? Tu connaissais les productions jeunesse de l'époque ?

Mon style se prête naturellement à la jeunesse. Je suis « ligne claire », comme on dit en BD. Je mets en avant les images, les actions, ce qui donne un aspect cinématographique à mes histoires, et je crois que les ados aiment bien cette approche. Ils ne sont pas trop dépaysés, par rapport aux films à grand spectacle, aux mangas, aux jeux vidéo. Quant à la production de l'époque, je ne connaissais pas.

J'en étais resté au « Club des cinq ».

A partir de ce premier roman, comment s'est développée ta carrière ?

J'ai rapidement bifurqué vers la SF, qui est mon genre préféré. Les romans se sont enchaînés au rythme de trois ou quatre par an. Aucun gros carton mais des chiffres de vente honnêtes (en moyenne). Je crois que j'ai un petit noyau de fidèles... J'ai suivi Denis Guiot chez Mango quand il a quitté Hachette. Hors SF, j'ai pas mal travaillé avec Nathan et Bayard. C'est bien de ne pas avoir tous ses œufs dans le même panier.

Pourrais-tu pointer du doigt UNE personne déterminante dans ton évolution de carrière en tant qu'auteur jeunesse ?

Denis Guiot. Il m'a forcé à réfléchir davantage aux thèmes que j'abordais. Il a mis le doigt sur quelques tics d'écriture. J'apprécie également la fidélité d'Elisabeth Sebaoun (ex-Nathan, maintenant chez Bayard), dans l'amitié comme dans le travail.

Tu considères « Les Etoiles Meurent Aussi » comme ton premier roman « adulte ». Pourtant, Hachette a mené le marketing de *Titanic 2012* dans un esprit « adulte » non ?

Il n'y a eu aucun marketing sur « Titanic 2012 », aucune pub, rien. Il a été mis en vente (dans les rayons jeunesse, même si c'était un « hors collection ») et c'est tout. Il est épuisé actuellement et Hachette ne fait rien pour lui donner une seconde vie. Je leur ai envoyé une lettre recommandée pour récupérer mes droits.

Pour vivre de ce que tu écris, ne dois-tu pas, en « jeunesse » assurer une production qui nuit parfois à la qualité... Ou du moins au développement des histoires ?

Tu as raison. Quand on écrit beaucoup, c'est dur de maintenir le niveau de qualité constant. Regarde Woody Allen ou Brussolo... On n'a pas trois ou quatre idées géniales par an, avec une situation forte, des thèmes fouillés et des personnages béton à chaque fois. C'est impossible. Alors, entre deux gros morceaux costauds genre « Autres Mondes », je m'offre des espaces récréatifs, des séries B sans prétention. Vous pourriez me dire : écris moins et exerce une autre activité en parallèle pour ne sortir que des trucs « top niveau ». Le hic c'est que, à part raconter des histoires, je ne sais pas faire grand chose...

Le Présent

Comment s'est passé ta rencontre avec le Fleuve Noir où tu publies « La Brèche », ton second roman « adulte » ?

Très simple. Bénédicte Lombardo connaissait bien ce que je faisais chez Mango (où elle bossait avant). Elle m'a dit : « Le jour où tu veux faire de l'adulte, fais-moi signe ». Quand j'ai eu l'idée de « La Brèche », je lui ai fait signe. Et elle a eu les couilles de me signer un contrat sur simple synopsis, chose rare de nos jours.

La Brèche est dans toutes les bonnes librairies... Quel est l'origine de ce roman ?

Enfant, je passais tous mes étés en Normandie, et j'ai visité plusieurs fois les plages du débarquement. Je me souviens que les maquettes du Musée d'Arromanches me fascinaient. Gamin, j'ai refait Omaha Beach des dizaines de fois avec mes mini-soldats Airfix. Mais quelle histoire écrire là-dessus ??? Je me suis souvenu de mes impressions lors de la première vision du « Jour le plus long » de Daryl F. Zanuck (je devais avoir sept ou huit ans). A un moment, quand Mitchum et ses gars piétinent sur la plage, c'est l'ensemble de l'opération Overlord qui semble compromis. C'est un peu comme dans les montages alternés, à la fin des films de George Lucas : tu suis trois ou quatre actions en parallèle, tout va mal, et « clac », l'espoir change de camp, tout se débloque quand les rebelles désactivent tel ou tel bouclier. Il y a un effet domino dans l'enchaînement des actions. Je me souviens très bien m'être dit, à la sortie du film, « Si les GI n'avaient pas réussi à faire sauter ces barbelés, sur la plage, ils auraient perdu la bataille, et donc la guerre ». Comme quoi, ça tenait à pas grand chose. Le voyage dans le temps m'a donné l'occasion de pousser à fond ce raisonnement !

As-tu abordé l'écriture de manière différente que lorsque tu te lances dans l'écriture d'un roman jeunesse ?

Par rapport à un « Autres mondes », non, pas vraiment. Je me suis permis une écriture un peu sèche et beaucoup de vocabulaire technique dans le premier chapitre... Je savais que la distance allait être un peu plus longue à tenir, que j'aurais droit à quelques tunnels « hard science » lors de la visite de la base secrète, et surtout que j'aurais droit à un niveau de violence type « Soldat Ryan » au moment de la bataille. Sinon, les thèmes et les personnages ne sont pas plus fouillés que dans la plupart de mes « Autres Mondes ». « La Brèche » est un peu un frangin de « Titanic 2012 ».

On ne révélera pas trop de l'intrigue, mais il est question de voyage dans le temps... Pas trop dangereux de jongler avec les paradoxes ?

Ouh la oui! Pendant la rédaction, je me suis réveillé plusieurs fois en pleine nuit, le front baigné de sueur, en me disant « Aïe, là, ça coince ! ». C'est un vrai casse-tête. En fait, le piège, c'est de jongler avec les points de vue du passé et ceux situés dans le futur, en simultanément, parce qu'on ne peut pas vraiment montrer le temps qui se réorganise « en direct live » à chaque modification (hum, je me comprends...). Il vaut mieux se cantonner au passé (ou au présent) avec la visite d'émissaires du futur, comme dans *Terminator*. Et encore, on n'est pas l'abri d'un bug logique...

Des réécritures ont-elle été demandées par le Fleuve Noir ? Le processus créatif était-il le même que lors de l'écriture de tes romans jeunesse ?

Il y a eu des corrections, bien sûr, des ajustements, des charnières à huiler, ce genre de choses... mais rien d'énorme. Sans rire, mes deux romans adultes sont ceux où j'ai peut-être eu le moins de réécriture... Faut-il en déduire que les directeurs de collection « jeunesse » sont plus exigeants que leurs homologues « vieillesse » ? Ou bien est-ce que je mets plus facilement « dans le mille » en adulte qu'en « jeunesse » ? Je ne sais pas...

A la lecture du roman, on sent l'énorme influence anglo-saxonne sur ton travail. C'était déjà le cas dans tes romans jeunesse... Parmi des auteurs francophones qui mettent souvent en avant des influences très franco-françaises (et vas-y que je te cite Wul, Andrevon, Bordage, etc.) tu ne te sens pas un peu atypique ?

Je ne me sens assez proche d'Andrevon, par exemple. On a la même passion pour le cinéma (j'ai, comme lui, écrit un hommage clin d'œil aux zombies de Romero, « Rio Diablo », qui va sortir à la rentrée chez Magnard) et je suis moi aussi de gauche, tendance écolo, même si cet aspect militant apparaît moins dans mes bouquins. Je dessine, il fait de la peinture. J'ai bossé pour le magazine « Cinéphage », il est un des piliers de « L'écran fantastique »... Mais c'est vrai que c'est un peu l'exception qui confirme la règle. J'aime beaucoup Jean-Pierre Hubert humainement, mais nos univers littéraires sont assez différents. Idem pour Bordage, Genefort, etc.

D'autant que, complémentirement à la question précédente, on te sens très influencé par le cinéma plus que par la littérature... Tu ne risques pas les foudres de tes collègues écrivains ?

Je ne sais pas. C'est plutôt à eux qu'il faut poser la question... Même si mon truc est très « hollywoodien », c'est sûr, j'ai l'impression qu'il y a deux ou trois passages pas trop dégueulasses d'un point de vue littéraire, en particulier dans les séquences de carnage. J'ai acheté la novélisation du « Soldat Ryan », pour voir comment le gars s'en était sorti. Ben, tant pis si j'ai l'air prétentieux, mais le débarquement est mieux écrit chez moi !

La Période Mango et l'écriture Jeunesse

Ton arrivée chez Mango dans la collection «Autres Mondes», c'est pour toi une bouffée de liberté ? La possibilité d'aborder des thèmes qui te passionnent ?

C'était la possibilité de passer à la vitesse supérieure, en quelque sorte, de sortir de la « jeunesse pure et dure » pour aller vers le « young adults ». Un livre moyen ou grand for-

J'avais l'écriture dans le sang, oui. J'ai toujours écrit !

mat réclame quand même une certaine densité, une certaine substance. J'avais déjà amorcé le mouvement avec « Titanic 2012 », mais c'est à partir du « Souffle de Mars » que j'ai vraiment commencé à me casser la tête sur la psychologie des personnages. J'ai aussi commencé à accorder davantage de soins aux thématiques abordées, au style...

Comment s'est passé le travail sur ton premier manuscrit «Le Souffle de Mars» ?

On a tâtonné avec Denis Guiot, et on a même failli aller au clash. Le contexte martien, c'était déjà une commande (« Fais-moi un truc sur Mars »), mais Denis voulait en plus une histoire de clones par-dessus tout ça. En fait, au fur et à mesure de nos discussions, il devenait de plus en plus spécifique dans ses « envies ». J'ai fini par lui dire « ce n'est plus de la commande, mais de la télécommande ! » et on a fait machine arrière. Je suis reparti à zéro avec une nouvelle idée : faire un remake martien de « La Forteresse Noire » (je n'avais pas vu le film ni lu le livre, mais je connaissais le thème). La terraformation réveille une entité prisonnière de Mars depuis des millénaires un peu comme les nazis réveillaient l'esprit (le vampire ?) de « La Forteresse Noire ».

Tes influences très cinématographiques (tu cites d'ailleurs allégrement Carpenter dans *Le Souffle...*) ont-elle facilité ton

intégration à une collection jeunesse ? Ou ton éditeur, Denis Guiot, a-t-il du freiner tes ardeurs référentielles ?

La dimension cinématographique de l'écriture est plutôt un plus en « jeunesse ». C'est très visuel, dynamique, ça se lit tout seul... Quant aux clins d'œil, ça n'aide pas vraiment, car 9 « jokes » sur 10 passent complètement au-dessus de la tête des ados. C'est plus un second degré de lecture, un bonus pour les adultes. C'est à la fois ma marque de fabrique et un tic agaçant que j'essaie de limiter de mon propre chef, mais « chassez le naturel... »

Tu travailles toujours à partir d'un traitement pour Autres Mondes ? Ou des manuscrits «complets» ?

J'envoie une idée de situation à Denis. Il m'aide à en extraire la thématique. On réfléchit ensemble aux persos, aux enjeux dramatiques, à la structure... C'est vraiment un partenariat, à ce stade. Ensuite, j'écris le premier jet en deux ou trois mois, et Denis repasse derrière pour faire ses remarques, comme tout bon directeur de collection qui se respecte. Des extraits de notre collaboration sur le roman « Petit frère » sont disponibles sur mon site, au <http://www.noosphere.org/lambert> !

Des idées que tu proposais ont-elles déjà été refusées chez Autres Mondes ?

Des idées ? Plein ! Denis refuse les trois quarts des idées que je lui propose : pas assez d'émotion, pas assez SF, trop « aventures », etc. Au moins, c'est un dir'col' qui sait ce qu'il veut, et surtout ce qu'il ne veut pas. Un roman entier refusé ? C'est arrivé une seule fois. Le bébé a finalement atterri chez Bayard et devrait sortir début 2006...

Dois-tu respecter une «charte» d'écriture ?

L'histoire doit être porteuse de thèmes, susciter des débats... C'est la seule contrainte que je ressens. Le reste (écriture simple, efficace, rythme soutenu, etc.), je ne vois pas ça comme des difficultés puisque c'est ma manière naturelle de fonctionner.

Regrettes-tu parfois d'avoir exploité une idée sous la forme d'un roman «jeunesse» alors que l'idée aurait pu prendre plus d'ampleur dans un roman «adultes» ?

Cela m'arrive de me dire « si j'avais sorti « Titanic 2012 » ou « Souviens-toi d'Alamo » en adulte j'en aurais peut-être vendu dix fois plus »... Maintenant, est-ce que je les aurais écrits différemment ? Pas forcément. Quand je travaille pour Denis, je fais vraiment du « Tout public » !



Après «La Loi du Plus beau», «La Brèche» n'est-il pas un roman adulte nécessaire ? Je veux dire par-là, que «La Loi du Plus Beau» semble plus «formulaire», moins «abouti» que «Petit Frère» par exemple ou «Clone Connexion»? Je me trompe ou on détecte une certaine lassitude dans le roman ?

J'ai eu un coup de fatigue dans la dernière ligne droite de « La loi... » et la fin est trop vite bouclée, j'en conviens. En fait, le principal problème de « La loi... », c'est que j'ai cherché à plaquer une situation sur un thème donné, alors qu'il faut plutôt faire l'inverse. Mais bon, on vient de m'annoncer que le premier tirage est épuisé ; j'en déduis que l'ensemble ne fonctionne pas trop mal quand même...

Peux-tu déjà nous dire quelques mots sur le résultat « populaire » de «La Brèche» ?

Je n'ai aucun chiffre, si ce n'est que la mise en place était de 3600 bouquins, je crois. Les piles de la FNAC ont l'air de descendre à un bon rythme... ou peut-être que je prends mes désirs pour des réalités !

Et enfin, la question classique, «ton futur» ????

En jeunesse, un roman d'aventures historiques chez Bayard en juin (« Les aventuriers du Nil »), un western-zombies à la rentrée chez Magnard (« Rio Diablo »)... Un thriller SF co-écrit avec Fabrice Colin est en préparation... Et pour les adultes ? je cogite, je cogite...

Christophe Lambert *La Loi du Plus Beau*

La dictature du « beau » tel qu'il nous est présenté par les médias dominants est aujourd'hui un fait. Ainsi, lors d'un test « grandeur nature », une agence intérimaire belge s'est piquée de faire parvenir à une série d'employeurs potentiels une série de 50 C.V. Une première fois accompagnée d'une photographie « banale », une seconde fois accompagnées d'une photographie calibrée, tout droit sortie d'un magazine de mode. Le résultat ? Une « réponse » bien plus importante de la part des entreprises aux stimuli du beau...

C'est cet état de fait que Christophe Lambert pousse dans ses derniers retranchements au début de cette « loi du plus beau ». Cette fois, plus d'hypocrisie (croit-on...) une véritable échelle d'Apollon vous permet de savoir où vous vous situez au cœur même de la société. Tout en haut, beau et prospère... Tout en bas, laid et miséreux. Un état de fait qui entraîne évidemment une réaction de certaines factions « anti-beau », dont le groupuscule Héphaïstos qui s'enfoncé de plus en plus loin dans la lutte armée et terroriste contre la dictature de la beauté.

Deux thématiques fortes sont donc abordées ici à bras le corps, dans un roman qui est marqué pourtant par un certain essoufflement de la « formule » Lambert. On sait l'intérêt que porte l'auteur à la structure de ses récits et avec quelle rigueur il mène généralement ses intrigues mais c'est peut-être là que se situe paradoxalement la plus grande faiblesse du roman. A la poursuite (littéralement puisque le roman enchaîne des scènes de galopades à un rythme effréné) de ses rebondissements, ne s'arrêtant que trop peu souvent pour s'interroger sur son propos, Christophe nous livre ici une histoire avec un évident goût de trop peu. Peut-être la nécessaire « productivité » pour alimenter une collection comme « Autres Mondes » a-t-elle pris le pas sur l'inspiration et la passion ? Peut-être... En tous les cas, au vu de la qualité de « La Brèche » dont la sortie a suivi celle de cet « Autres Mondes » et qui est critiqué par ailleurs dans ces pages, on imagine aisément que Christophe Lambert avait besoin de se libérer du « carcan » de la collection jeunesse pour laisser respirer son talent et broder ses délires sur un canevas plus vaste. Mais ce n'est pas une raison pour boudier cette solide « Loi du Plus Beau » qui ne représente certes pas le meilleur de Lambert mais de l'excellent ouvrage Imaginaire tout de même !

Autres Mondes, Mango Edition,

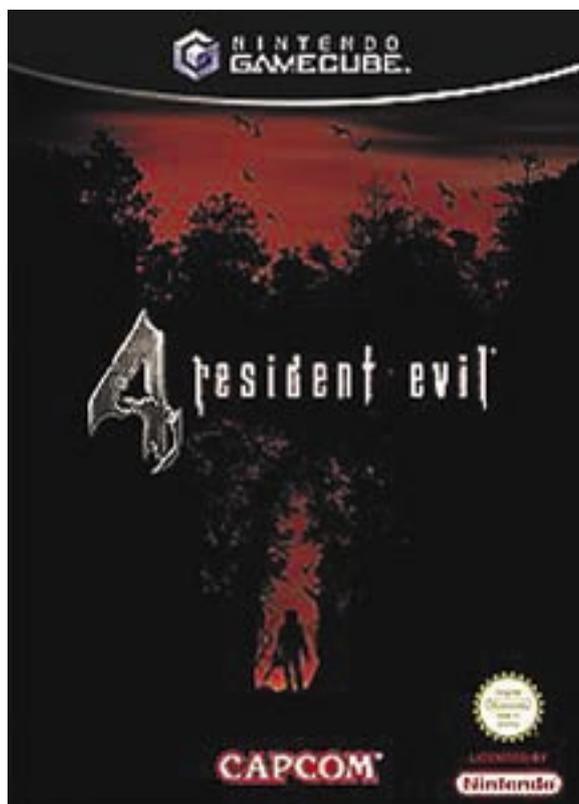
Yoda Man



RESIDENT EVIL 4

L'HORRIBLE IMMERSION

Par Christophe Corthouts



Passionnant ? Vraiment ?

Les fans de *Resident Evil* (Biohazard dans sa version originale japonaise) ne manquent pas à travers le monde. Avec plusieurs millions d'exemplaires vendus, cette série qui chronique les déboires de héros sans cesse confrontés aux dérives de la société de biogénétiques Umbrella a peu à peu dépassé les limites du monde du jeu vidéo. Films, comics, romans, actions figures, le monde de *Resident Evil* a été décliné sur tous les modes. Lorsque je mettais pour la première fois les mains sur une version de la chose (cela devait être *Resident Evil 2*, où des zombies déferlent sur la petite ville de Raccoon City...) j'eus toutes les difficultés du monde à comprendre l'engouement de la masse... Avec son système de caméra fixe (imaginez que chaque pièce où vous évoluez est filmé par des caméras de surveillance, le jeu décide alors, selon votre emplacement de l'angle de vue, sans vous laisser la moindre liberté...) son principe plutôt bourrin (zombies, pan pan pan, énigme, zombies, plein, plein, pan pan et ainsi de suite...) et son stupide système de « portes » (pour cacher les enchaînements entre les pièces, on vous ressert tout le temps la même cinématique d'une porte qui s'ouvre sur fond noir... Après dix fois, ça saoule...) vous obtenez franchement un jeu qui est loin d'être passionnant (et c'est justement le titre de ce paragraphe et l'occasion pour moi de vous balancer une quatrième parenthèse de plus !).

Lorsque les premières informations sur *Resident Evil 4* ont

donc commencé à affluer sur les divers sites et dans les magazines consacrés au jeu vidéo, je dois bien avouer que j'ai levé un oeil torve, avant de replonger tranquillement dans la lecture du dernier Christophe Lambert. Certes, les titres et autres accroches parlaient de « révolution », de « flippe qui poutre » (cherchez pas, c'est du langage de testeurs de jeu djeunsss...) ou encore de système de jeu totalement repensé... Mais, de vous à moi, des communiqués de presse dithyrambiques, je veux bien en recopier à longueur d'année si vous m'envoyez, tout frais payés, découvrir vos dernières productions au soleil de Los Angeles. Et non, je ne dis pas que les journalistes sont tous des vendus. Je dis juste que je me méfie... Je n'ai pas vu l'intégrale des *X-Files* pour me laisser ensuite avoir aussi facilement... Mais je m'égare. Et sans parenthèses encore. Où en étais-je ? Ah, oui, tout le monde annonçait ce *RE4* comme « LE » jeu à posséder pour la GameCube de Nintendo, console généralement réservée aux jeux grands publics et non aux démembrements en tout genre filmés en gros plans. Je restais méfiant... Même après deux ou trois vidéos qui semblaient indiquer une vraie nouvelle orientation (plus de porte, un point de vue plus proche du FPS que des caméras de surveillance, etc.) je restais sur mes gardes.

Et j'avais tort.

Une grande claque dans la gueule ?

Le premier contact avec ce *RE4* est plutôt classique... Une cinématique au cours de laquelle le héros (vous), alias Léon Kennedy débarque dans un coin perdu d'Espagne. Sa mission ? Retrouver la fille du président des Etats-Unis, mystérieusement disparue dans la région. Kennedy travaille, comme c'est souvent le cas, pour une agence gouvernementale ultrasecrète. Pour les fans de la série, Léon était déjà présent dans *Resident Evil 2*. Il était alors simple policier, un policier qui avait la mauvaise idée de faire sa première journée de boulot alors que les zombies déboulaient sur la ville...

Mais revenant à notre cinématique. A l'arrière d'une voiture conduite par deux pandores de la police espagnole, Kennedy échange des dialogues que l'on croirait tout droit sortis d'un bon petit film d'action hollywoodien. Blagues à deux balles, réparties un peu lourdes, accents du terroir pour les flics... Classique... Presque clichés. Les deux comiques troupiers vous débarquent à l'orée d'un village où la jeune « président » aurait été aperçue. Vous prenez les commandes de Léon Kennedy. Et là, première baffé dans la gueule. Ce que vous preniez pour une cinématique a sans doute été réalisée avec le moteur du jeu ! Les arbres, les pancartes, le toit d'une masure perdue dans les feuillages... Tout est beau à pleurer. Dans des tons ocres, roux, le paysage semble tout droit sorti d'un film en images de synthèse de la dernière génération. *Final Fantasy*, le film, n'est pas loin... Sauf qu'ici tout est interactif ou presque ! On avance sur le chemin étroit qui mène à une maison de planches mal jointes. Une courte cinématique nous indique que quelqu'un nous observe depuis l'intérieur. On

entre... On avance avec prudence. L'ambiance sonore, tout en craquements, en grincements et en plaintes d'oiseaux captifs joue de la mandoline avec vos nerfs. Un brave gars est penché sur un feu de cheminée, en train de gratter dans les bûches. A peine lui avez-vous adressé la parole qu'il se tourne vers vous pour vous filer un coup de tisonnier. Dans un réflexe salvateur, vous lui collez un pruneau dans le buffet. Il revient à la charge. Deux balles de plus et il s'écroule. Et Léon Kennedy de vous dire « ce n'est pas un zombie... ». Pas le temps de se demander de « qui » ou de « quoi » il s'agit. Des cris en espagnols montent de l'extérieur... Et la cabane est prise d'assaut par des villageois pas rieurs armés de fourches, de barres et de bâtons... Le temps de s'en débarrasser et de nouveaux hurlements montent... Cette fois de l'endroit où étaient stationnés les policiers espagnols.



Je dis bien « étaient ». Lorsque vous aurez zigouiller les quelques villageois excités à l'idée de vous arracher la tête à mains nues, il sera temps de constater que le pont qui ramène à la route a été coupé et qu'il ne reste rien des deux policiers... Vous les retrouverez plus tard... Empalés sur un bûcher, flambant comme des cochons grillés à la fête du village.

Et je ne vous décris là que les huit ou dix premières minutes du jeu...



Le direct à l'estomac

Oui, les communiqués de presse disaient vrai. *Resident Evil 4* est une véritable révolution. Et pas seulement par rapport à la série de survival horror la plus rentable de l'histoire du jeu vidéo. Mais par rapport à l'industrie du jeu vidéo tout entière. Bien entendu, son sujet et sa forme (une chasse aux créatures fantastiques dans un univers malsain où le gore prend une grande place) écartera bon nombre de joueurs de son extraordinaire mécanique de jeu. Une mécanique qui repose sur un seul et unique concept : celui de l'immersion. Dans les années 90, de nombreuses boîtes de jeu vidéo ont tenté de nous immerger dans un univers photoréaliste à grands renforts de vidéo et de personnages pauvrement incrustés dans des décors de pacotille. Ensuite, les jeux de rôles, en rendant de plus en plus complexes les caractéristiques des personnages, ont tenté l'identification par l'overdose de statistiques... Dans le premier cas, le « jeu » devenait au mieux une vidéo à peine interactive, dans le second cas, la gestion du

personnage prenait peu à peu le pas sur le plaisir d'explorer, de découvrir, de résoudre...

Avec RE4, les concepteurs de chez CAPCOM se sont simplement appliqués à rendre l'expérience de jeu la plus ludique possible en intégrant les paramètres de la réalité avec finesse à l'intérieur même du gameplay. Ainsi, au fur et à mesure de sa quête, s'il est blessé, Léon Kennedy perd de la précision de tir, il halète, il boîte... Fort logiquement, si vous flinguez un villageois avec une grosse pétoire de famille, le bruit attire toute une troupe de grands malades qui cherchent à vous faire la peau. Si vous grimper au sommet d'un toit, avant de donner un grand coup de pied dans l'échelle sur laquelle s'étaient les vilains, ils se rétamant la tronche sur le sol... Mais vous ne pouvez plus descendre qu'au prix d'une chute... dangereuse pour la

santé. Des « modules » réels de ce genre abondent tout au long de votre quête et renforcent l'impression d'avoir à faire à un personnage en chair et en os dans une situation exceptionnelle. Une identification d'autant plus prégnante que le cadrage, la mise en scène et la position même du personnage au cœur de l'image (on pense souvent à la grammaire cinématographique limpide et nerveuse d'un Sam Raimi ou d'un John McTiernan...) concourent à renforcer l'impression « d'être » Léon Kennedy au cœur d'une histoire fascinante.

L'histoire justement... Dans un premier temps, le scénario semble classique : la fille du Président, perdue quelque part en Europe, un jeune agent secret plutôt baraqué se lance à sa recherche... Sauf que dans le monde de RE4 rien n'est vraiment « classique ». Alors que la cinématique de départ semble emprunter des chemins balisés, le scénario bifurque rapidement et le mystère s'épaissit... Pourquoi les villageois sont-ils aussi agressifs ? Que vient faire un culte intégriste dans cette histoire ? Et pourquoi le grand mamamouchi de la bande laisse-t-il la vie sauve à Kennedy en parlant de lui comme d'un frère de sang ? A vous de le découvrir, bien évidemment... Et de plonger tête la première dans un monde qui s'éloigne des références classiques de *Resident Evil* (clairement inspiré de la trilogie des zombies de Romero dans ses premières incarnations) pour entrer de plain-pied dans celui de H.P. Lovecraft. Chaires transformées, créatures dantesques, ambiance de putréfaction et de corruption, les frissons sont au rendez-vous dans une aventure qui ne peut laisser aucun amateur d'imaginaire (même les plus réfractaires au monde vidéoludique...) de glace.

L'histoire justement... Dans un premier temps, le scénario semble classique : la fille du Président, perdue quelque part en Europe, un jeune agent secret plutôt baraqué se lance à sa recherche... Sauf que dans le monde de RE4 rien n'est vraiment « classique ». Alors que la cinématique de départ semble emprunter des chemins balisés, le scénario bifurque rapidement et le mystère s'épaissit... Pourquoi les villageois sont-ils aussi agressifs ? Que vient faire un culte intégriste dans cette histoire ? Et pourquoi le grand mamamouchi de la bande laisse-t-il la vie sauve à Kennedy en parlant de lui comme d'un frère de sang ? A vous de le découvrir, bien évidemment... Et de plonger tête la première dans un monde qui s'éloigne des références classiques de *Resident Evil* (clairement inspiré de la trilogie des zombies de Romero dans ses premières incarnations) pour entrer de plain-pied dans celui de H.P. Lovecraft. Chaires transformées, créatures dantesques, ambiance de putréfaction et de corruption, les frissons sont au rendez-vous dans une aventure qui ne peut laisser aucun amateur d'imaginaire (même les plus réfractaires au monde vidéoludique...) de glace.



LE MONDE DES BEST-SELLERS

En quelques années, Jean-Christophe Grangé s'est imposé en France comme le roi du thriller, détrônant Michael Crichton et Mary Higgins Clark. Ses intrigues machiavéliques ont rapidement séduit les lecteurs de l'Hexagone et le monde du cinéma, et ses romans s'exportent désormais dans le monde entier.

Le secret du succès ? Des thrillers haletants et violents, riches en mystères et rebondissements. Un sens inné du rythme et de la mise en scène, qui happe le lecteur et le force à dévorer les chapitres jusqu'aux toutes dernières pages. Et le style sobre mais élégant d'un auteur autant à l'aise dans les scènes d'actions que dans les descriptions.

S'il est aujourd'hui l'un des romanciers les plus lus en France, Jean-Christophe Grangé était loin d'imaginer un tel succès lorsque fut publié son premier roman, il y a un peu plus de dix ans.

Par Nicolas Trenti

<http://rivieres.pourpres.free.fr>



JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ

De Flaubert aux serial killers...

Né en 1961, Jean-Christophe Grangé se lance dans la publicité pour des produits de beauté après une maîtrise sur Flaubert à la Sorbonne. Cet univers est loin de lui correspondre, et c'est à 28 ans qu'il découvre le journalisme, la vraie révélation de sa vie. Il enchaîne alors les reportages pour *Paris Match* ou *National Geographic* aux côtés du photographe Pierre Perrin, et voyage aux quatre coins du monde, écrivant sur des sujets aussi variés que les mafias, les chasseurs de papillons ou les peuples nomades. Ces reportages, centrés le plus souvent sur la nature, la violence ou les phénomènes scientifiques, se révéleront plus tard une source d'inspiration primordiale pour l'écrivain. Durant ces douze années de voyages, Jean-Christophe Grangé élargit sa vision du monde, et passe le temps en dévorant les romans noirs de Chandler ou Ellroy.

L'idée de son premier roman lui vient au cours d'un reportage consacré à la migration des cigognes suivie par satellite. Pendant deux ans, il planche chaque matin sur l'histoire du *Vol des Cigognes* et envoie en 1993 son manuscrit le plus simplement possible, par la poste, à cinq maisons d'édition. Gallimard, Robert Laffont et Albin Michel se disputent le roman, et c'est finalement Albin Michel qui le publiera en 1994. Même s'il passe

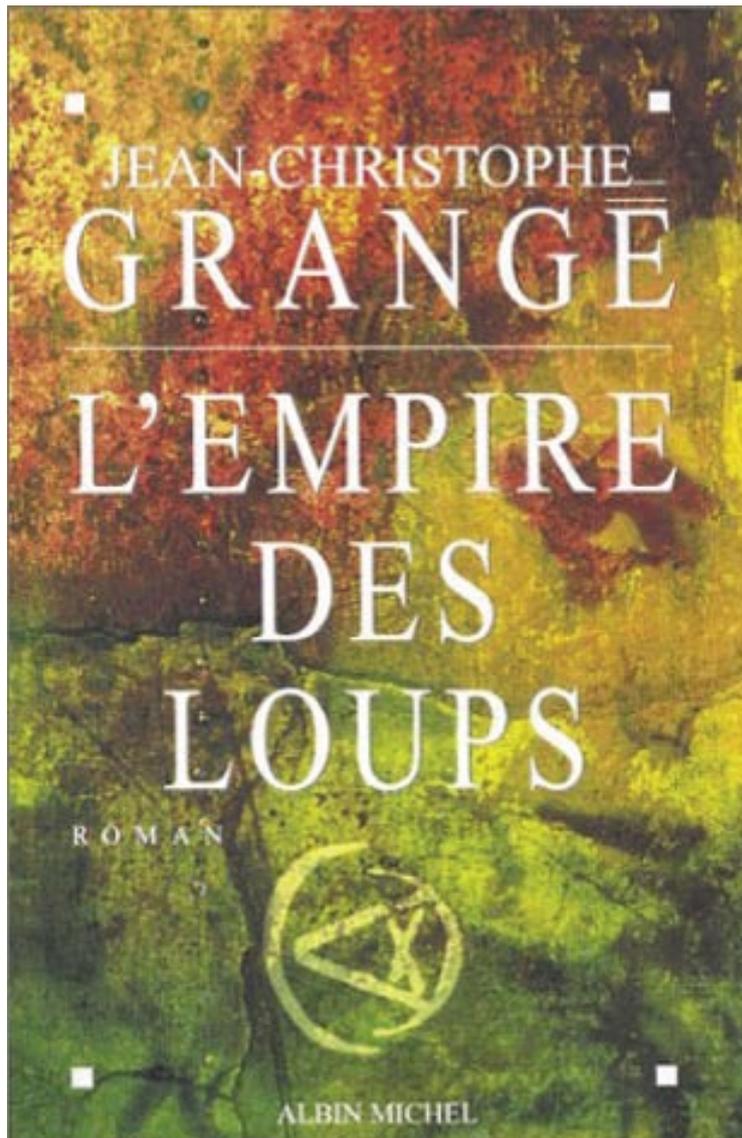


un peu inaperçu aux yeux du public (8 000 exemplaires vendus au départ), *Le Vol des Cigognes* conforte immédiatement Jean-Christophe Grangé dans son intention d'écrire des thrillers. Il raconte : « Je vivais entouré de gens qui me disaient que le livre était super et que je n'avais plus qu'une chose à faire, c'était d'essayer d'écrire un nouveau roman de ce niveau-là ».

Et à la même époque, le monde du cinéma commence à s'intéresser à cet auteur prometteur, dont les chapitres s'enchaînent aussi facilement que les scènes d'un film. Costa-Gavras, Régis Wargnier ou encore Alain

Berberian le repèrent et réclament son aide

sur divers scénarios.



Jean-Christophe Grangé met alors près de quatre ans pour écrire son second roman, celui qui lui apportera la consécration : *Les Rivières Pourpres*. Le romancier se souvient : « J'étais journaliste et en général un journaliste, en relevant ses manches, peut écrire un roman : il trouve un thème, il écrit, il bricole un roman policier. Mais le grand moment de vérité, c'était d'écrire le deuxième. J'ai connu beaucoup de trac et d'angoisse lors de l'écriture des *Rivières Pourpres*, si bien que j'ai mis un long moment à le faire... ». Albin Michel est tout de suite conscient du potentiel du roman, qui se hisse rapidement dans les listes des best-sellers.

Depuis la publication du livre en 1998, plus de 1 100 000 exemplaires ont été vendus, toutes éditions confondues.

Moins d'un an après sa sortie, la Gaumont achète les droits d'adaptation du roman, et Jean-Christophe Grangé lui-même s'attaque au scénario, en collaboration avec le réalisateur, Mathieu Kassovitz. Le film sera également un gros succès, avec plus de 3 millions d'entrées.

En septembre 2000, alors que *Les Rivières Pourpres* sortent au cinéma, le troisième roman de Jean-Christophe Grangé vient de paraître, toujours dans la collection Spécial Suspense d'Albin Michel. La critique est cette fois plus mitigée avec ce *Concile de Pierre*, et les lecteurs ont peut-être davantage de mal à accrocher à une intrigue qui s'achève dans le fantastique en pleine taïga mongole. L'auteur analysera plus tard d'une manière très lucide : « Il y a des choses tout à fait aberrantes dans le cinéma fantastique qui sont considérées comme des choses réelles que tout le monde accepte. Mais je me suis aperçu que dans le domaine du roman, et notamment du roman policier, les lecteurs vont en fait plutôt chercher un univers rationnel. Et qu'ils cherchent, en général, le contraire de ce que j'ai fait dans *Le Concile de Pierre*, c'est-à-dire des événements

inexplicables qui sont à la fin expliqués d'une façon rationnelle ». Ce qui n'a pas empêché le roman de franchir facilement la barre des 600 000 exemplaires...

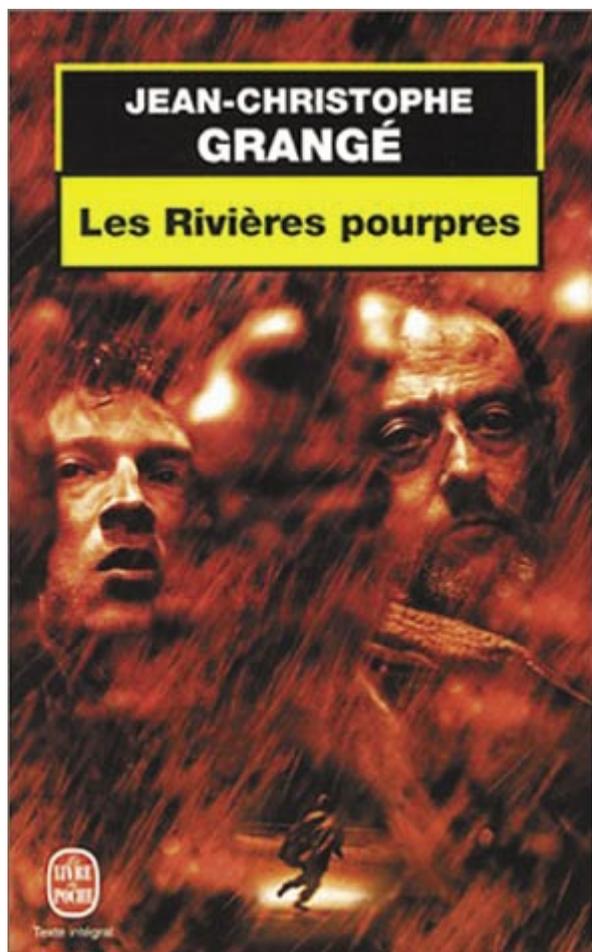


Après avoir signé le scénario original du film *Vidocq* (Pitof, 2001), Jean-Christophe Grangé planche sur son prochain roman. Et, comme d'habitude, c'est dans ses reportages qu'il va puiser

l'inspiration nécessaire. En mélangeant habilement les souvenirs d'un reportage consacré à la géographie du cerveau et à la manipulation mentale, et une enquête sur les mafias dans le monde, le romancier construit l'intrigue complexe de *L'Empire des Loups*, un polar nerveux se déroulant essentiellement à Paris. Une nouvelle fois, la Gaumont vient frapper à sa porte dès la sortie du roman, en lui promettant une adaptation cinématographique très rapide, et la coquette somme d'1 100 000 euros, 5 fois plus que pour les droits des *Rivières Pourpres*. Un record en France.

Le tournage de *L'Empire des Loups*, réalisé par Chris Nahon, bat son plein quand sort en mai 2004 le cinquième roman de Jean-Christophe Grangé, *La Ligne Noire*. Écrit en à peine plus d'une année, avec beaucoup moins de trac que lors de ses débuts, ce thriller permet au romancier de revisiter le thème pourtant déjà bien rebattu dans la littérature policière du serial killer. Meurtres atroces, frissons et rebondissements sont à nouveau au rendez-vous, et le romancier caracole une fois de plus en tête des ventes.

Des projets, Jean-Christophe Grangé en aurait aujourd'hui à revendre. Après *La Ligne Noire*, il compte bien continuer à s'aventurer dans les arcanes du Mal, avec un polar religieux mettant en scène le Diable lui-même, puis remonter aux origines pré-historiques du Mal primitif. Le travail de documentation est important aux yeux de l'auteur, si bien que le sixième roman de Jean-Christophe Grangé ne devrait pas voir le jour avant la fin de l'année 2006.



Parallèlement à ces romans, Jean-Christophe Grangé s'est récemment lancé dans une nouvelle aventure dans le domaine de la bande dessinée. Avec le dessinateur Philippe Adamov, il a déjà signé le premier tome d'une série intitulée *La Malédiction de Zener*, qui retrace l'histoire d'un des personnages principaux du *Concile de Pierre*. Une histoire rapidement évoquée à l'époque dans les derniers chapitres du roman, et aujourd'hui développée à travers trois albums mêlant fantastique et suspense.

Les origines du succès

Jusqu'à présent, tous les romans de Jean-Christophe Grangé ont connu le succès, un succès toujours attisé par les adaptations cinématographiques. A n'en pas douter, le romancier a trouvé la recette parfaite pour séduire les lecteurs et l'applique à la lettre pour chacun de ses romans.

Si le journalisme a été une source d'inspiration inestimable, il a aussi éclairé Jean-Christophe Grangé sur le principal ingrédient d'un bon thriller : la nécessité de toujours étonner le lecteur. Le romancier en a tiré ce mélange subtil entre information et rebondissements.

L'information, Jean-Christophe Grangé la puise bien évidemment dans ses reportages, au travers du thème du voyage principalement. Pour le romancier, un thriller s'apparente à « une enquête sur des pays et des domaines ». De la France à l'ex-URSS, de la République centrafricaine à la Thaïlande, de la Turquie à l'Inde, Jean-Christophe Grangé nourrit le lecteur de descriptions minutieuses qui contribuent au réalisme des romans.

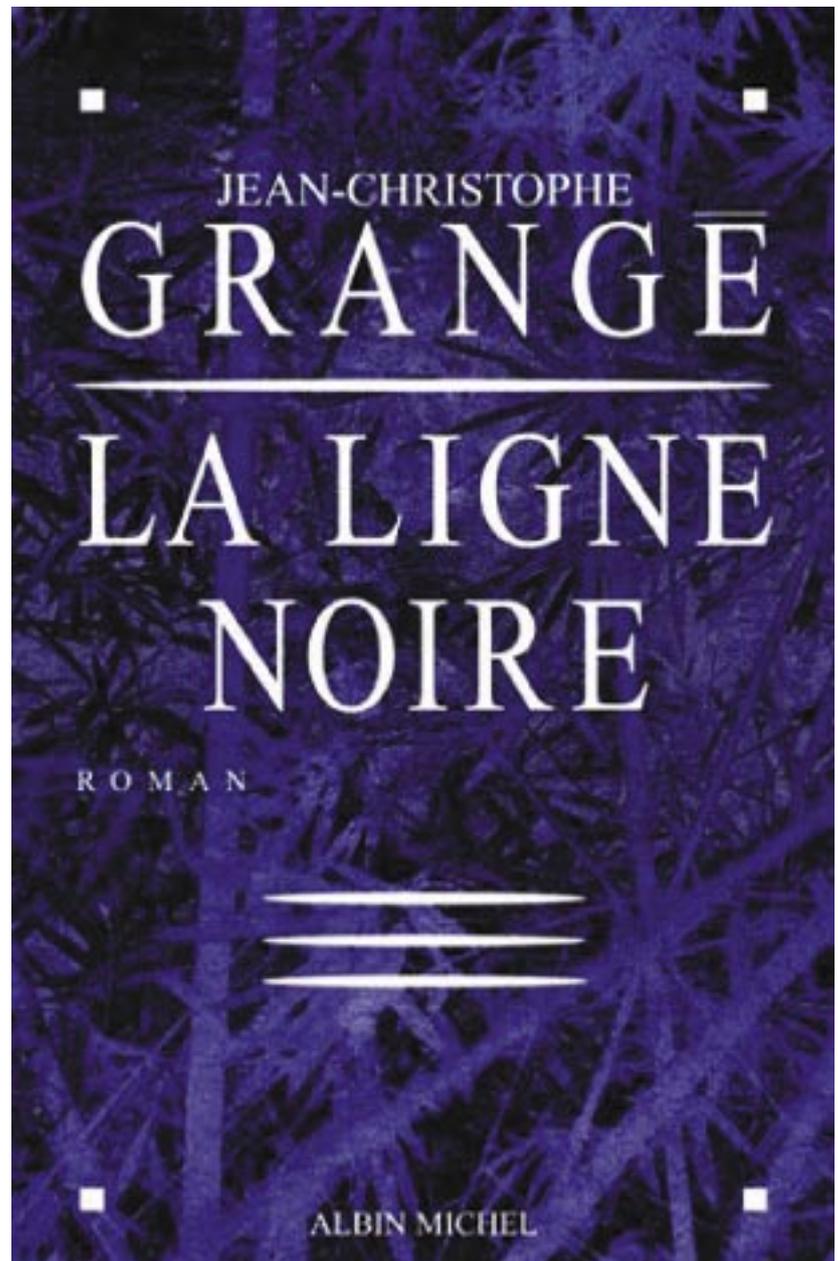
Prenant toujours sa source dans les reportages effectués dans les années 90 par le romancier, le thème de la recherche scientifique est également au cœur des livres de l'auteur, conférant à l'intrigue une base rationnelle à la fois solide et propice à la construction d'une histoire à la limite du vraisemblable.

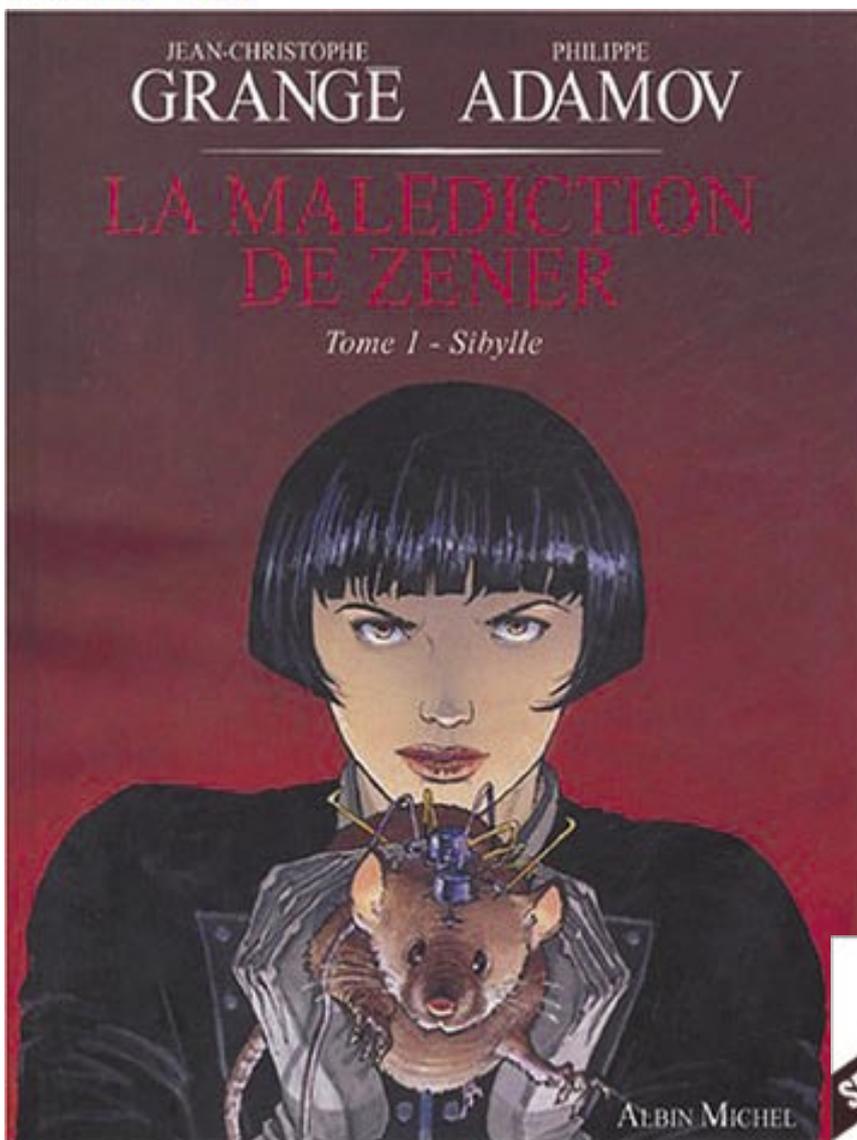
En parallèle, Jean-Christophe Grangé parvient à maintenir un rythme constant dans ses romans, en maîtrisant les rebondissements et autres retournements de

situation : un autre enseignement du journalisme. Pour cela, l'auteur commence par écrire une trame détaillée de son intrigue, la charpente d'une histoire solide.

Jean-Christophe Grangé sait également exploiter au mieux les angoisses du lecteur, en misant sur la noirceur et la violence humaine. Au-delà des scènes de combat, souvent très dures, la violence se traduit le plus souvent par l'atrocité des descriptions des cadavres découverts au cours de l'enquête. A chaque fois, comme l'explique le romancier, « le corps porte la trace d'une folie », les descriptions de ces corps mutilés permettant une « plongée dans le cerveau d'un tueur ».

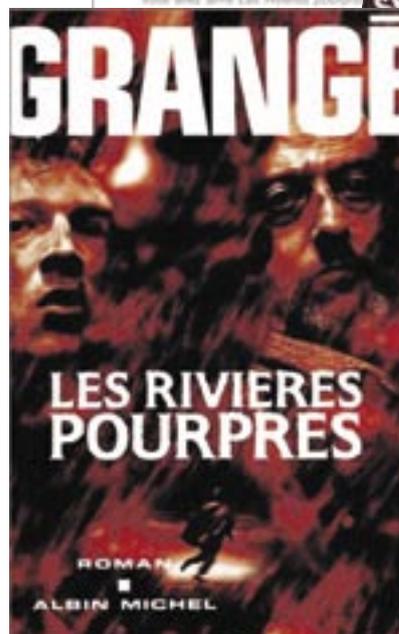
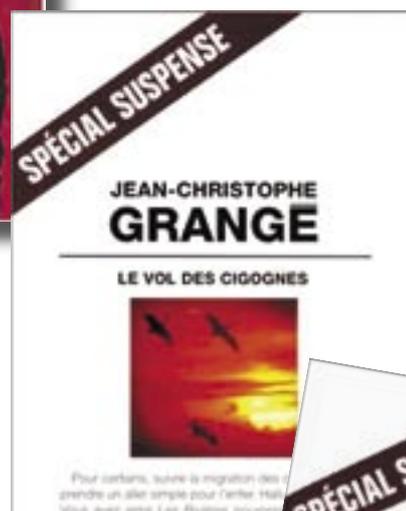
Pour écrire un roman, Jean-Christophe Grangé met en moyenne deux ans. Si l'idée générale de l'intrigue peut parfois lui venir en un seul après-midi, il passe plusieurs mois à collecter des informations





et à construire la trame de son histoire. Il s'impose ensuite un rythme de travail soutenu pour l'écriture à proprement parler : lever à 5 heures du matin, plusieurs siestes au cours de la journée, et au final six à sept heures de travail par jour. Une discipline rigoureuse, qui le pousse à réécrire parfois plusieurs dizaines de fois le même chapitre, jusqu'à trouver le rythme et la fluidité adéquats.

A 44 ans, Jean-Christophe Grangé se moque de ceux qui considèrent le polar comme un genre mineur. Lui n'écrira jamais autre chose que des thrillers. Pourquoi ? « Parce que quand on est habitué, comme moi, à écrire des romans où il y a des meurtres, la mort, alors tout le reste devient dérisoire... », répond l'intéressé. Avec plus de trois millions de livres vendus en France, et bientôt autant à l'extérieur de l'Hexagone, Jean-Christophe Grangé aurait tort de s'arrêter en si bon chemin. Pour notre plus grande joie... et nos plus grandes peurs.



Jean Christophe Grangé et Le Ciné

Dès la sortie de *Vol des Cigognes*, on sait que Jean-Christophe Grangé s'est vu courtisé par le monde du cinéma. L'écriture percutante du bonhomme semble en effet se prêter aisément à une adaptation sur grand écran... Mais la réalité est-elle aussi simple ?

En tous les cas, la production « officielle » de Jean-Christophe Grangé pour le grand écran pousse à la réflexion.

En 2000, *Les Rivières Pourpres* débarque sur nos écrans. Mis en scène par un Mathieu Kassovitz sans doute appâté par l'idée de goupiller un « vrai » thriller à l'américaine dans un décor français, le film avec Jean Reno et Vincent Cassel tient plutôt bien la route... L'ambiance lourde du roman transpire des images, l'intrigue, faussement complexe mais intéressante, soutient l'intérêt du spectateur. Le problème ? Un final brusque, auquel personne ne semble croire à cent pour cent (allez revoir pour cela l'excellent making-of du film sur le DVD où le producteur lui-même s'emmêle les pincesaux en essayant de nous expliquer un scénario limpide...) et qui sacrifie au spectaculaire sans vraiment prendre la peine d'éclaircir le spectateur un rien exigeant.

En 2000 également, Grangé est crédité du scénario de *Vidocq*, adaptation vidéoludique (quoi, c'était un film ? Ah... c'est pour cela que je ne suis jamais parvenu à faire bouger ces satanés personnages...) de la série d'un autre temps avec Claude Brasseur. « Crédité » au scénario car que reste-t-il du

scénario original de Grangé dans la bouillie de pixels mise en scène par Pitof ? Cela vaudrait la peine de poser la question à l'auteur lui-même. Le film prend certes des allures de « whodunnit » à la Agatha Christie (avec un gris clin d'œil au *Meurtre de Roger Ackroyd*) mais dans l'ensemble le film file la nausée et le spectateur a toutes les difficultés du monde à s'attacher à l'histoire lorsque la caméra semble vouloir nous imposer une danse du saint-guy interminable et des gros plans baveux dignes d'un Jean-Marie Poiré piqué aux amphets !

On prend une petite respiration, hiatus pendant lequel le producteur Alain Goldman glisse *Les Rivières Pourpres 2 : Les Anges de l'Apocalypse* scénarisé par Besson dans lequel Grangé n'a rien à voir.

En 2004 c'est Chris Nahon (aux commandes du *Baiser Mortel du Dragon* en 2001) qui réalise l'adaptation de *l'Empire des Loups* où Jean Reno se glisse à nouveau dans la peau d'un des personnages principaux de l'intrigue. Mais là encore, la forme prend le pas sur le fond... Pas vraiment une surprise avec Nahon, dont la formation est tout entière réalisée dans le monde du clip vidéo, mais on rêve tout de même de voir un jour un réalisateur plus couillu (Florent Siri, excellent avec *Otage*, pourquoi pas ?) s'emparer d'une œuvre de Grangé pour en faire un film mariant harmonieusement fond et forme.

Une chance de plus sera offerte aux amateurs de l'auteur avec *Le Concile de Pierre*, dont le tournage a débuté au printemps, avec Monica Bellucci dans le rôle principal.

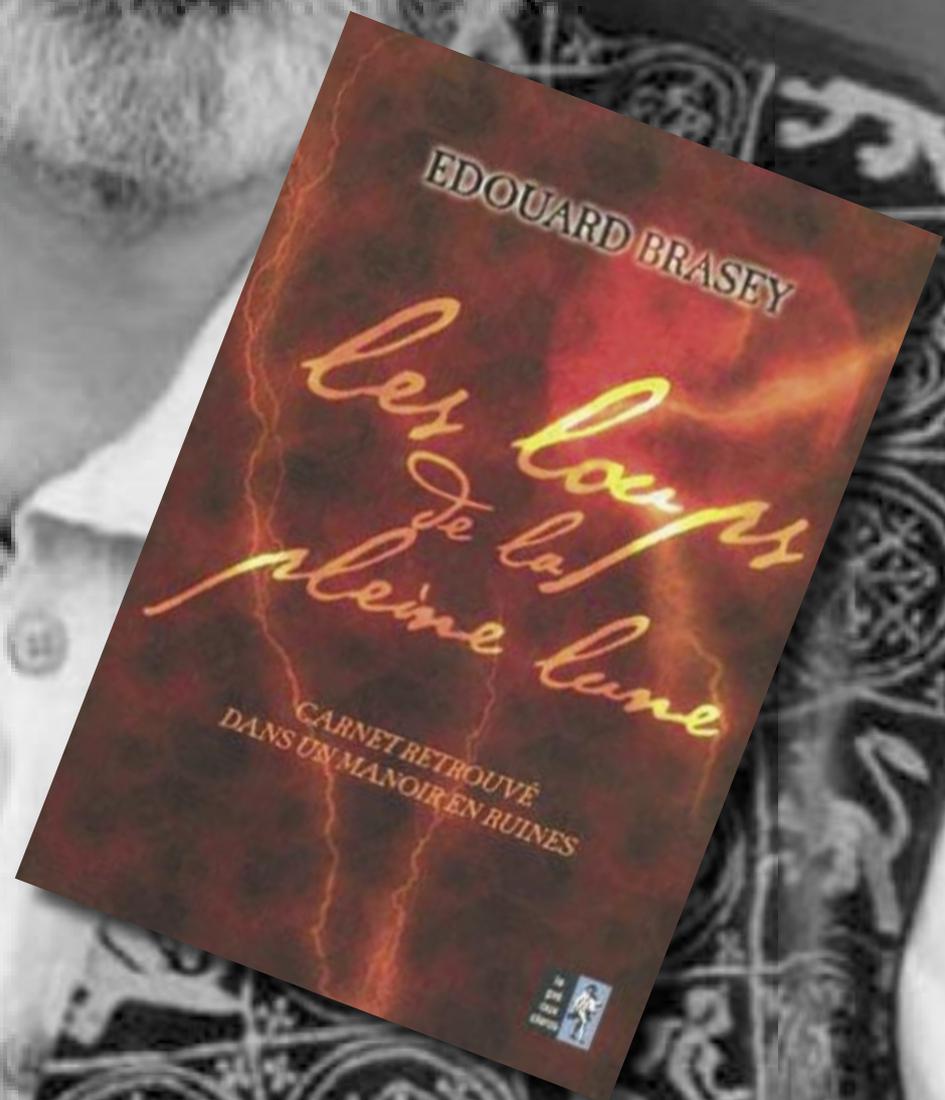
YodaMan



ENTRETIEN

Edouard Brasey

Par Marc Bailly



Vous êtes un personnage multifonction. Comment vous présenteriez-vous ?

Eh bien je suis avant tout écrivain, mais je suis également conteur, scénariste, comédien, et j'ai également fait du journalisme. Disons que j'aspire, à travers tous ces moyens de communication, à être un «messenger», qui en grec se dit «angelos», «ange». Car avon-nous le choix d'être un ange ou un fantôme. L'ange communique, le fantôme retient les informations dans sa tombe.

Ce livre, si je ne m'abuse, est votre premier roman fantastique. Pourquoi vous être lancé dans ce genre ?

Il s'agit avant tout d'un hommage au genre des romans gothiques de la fin du XIXe siècle, à la façon de Dracula et autres romans issus du fantastique noir. J'aime lire ce type de romans, épistolaires ou rédigés sous forme de journaux intimes, et j'ai tenté d'en renouveler le genre aujourd'hui.

Que vous apporte le fantastique ?

Le fantastique, c'est lorsque le réel devient inquiétant, bascule dans une inquiétante étrangeté. C'est le cauchemar mais aussi la fascination pour la peur du noir. Parfois, on aime se faire peur... Autant que cela soit avec des fictions plutôt qu'avec une réalité effrayante...

Un des thèmes de ce roman est la relation trouble qui relie votre personnage féminin, la marquise de Mortemare, et un loup-garou. Pourquoi avoir choisi le loup-garou, monstre fascinant s'il en est, mais aussi toujours touchant ?

Le loup-garou est aujourd'hui devenu un héros romantique, sombre mais fascinant, comme le vampire. Mais le loup incarne tout de même la férocité de la bête. Dans mon livre, ce loup-garou est victime de son choix : celui de devenir une bête fauve et de nier son humanité.

Pourquoi avoir choisi de présenter votre roman sous forme d'une succession de journaux intimes ?

Là encore, il s'agit d'un hommage aux romans de fantastique noir par lettres ou à base de journaux intimes du XIXe siècle... J'aime ce côté un peu désuet de la plume, du croquis, du «diary», du «log-book», à l'ère du téléphone mobile et d'internet...

En lisant votre roman, on ne peut que penser à Claude Seignolle. Etes-vous un admirateur de cet auteur, et si oui, pourquoi ?

Nous devons tout à Seignolle, à son travail de collectage des croyances populaires et à son oeuvre romanesque inspirée par le folklore. J'ai la chance d'entretenir une correspondance avec lui, agrémentée parfois de coups de téléphone. Je lui rends hommage par un personnage de notaire baptisé C. Saignol, résidant rue du Meneur de loups...

Vous avez écrit des études, notamment sur la magie, la sorcellerie, le vampirisme. Ceci vous a-t-il aidé à écrire votre roman ?

Oui, certainement. Il y a des aspects liés à la magie ou la sorcellerie qui m'ont inspiré ce roman, qui repose sur des situations historiques ou ésotériques ayant réellement existés. C'est une fiction plausible, en quelque sorte, même si elle semble incroyable...

Quels sont vos auteurs favoris ?

Dans le genre fantastique, en dehors de Claude Seignolle, je citerais Jean Ray, Bram Stoker, Sheridan Le Fanu. En SF, Philip K. Dick...

Regardez-vous ce qui se passe dans le cinéma fantastique ? Quels sont vos films préférés ? Que pensez-vous de l'évolution du cinéma ces dernières années ?

Edouard Brasey

Les Loups de la Pleine Lune

Edouard Brasey est un homme multi-talent. Auteur de vingt-cinq livres sur des sujets divers : documents d'investigations, essais, chroniques, biographies romancées, romans, recueils de contes, etc. Mais c'est aussi un comédien et un scénariste entre autres.

Les Loups de la pleine Lune, son premier roman fantastique est un roman gothique, écrit un peu à la manière des romans de la fin du XIXe siècle, sous forme d'un journal intime. Le récit est raconté par un jeune homme de 17 ans, Raoul Follerand, qui se réfugie dans un mystérieux manoir où demeure une femme magnifique et sans âge, la marquise de Mortemare, et son mari, un vieillard impotent. Les nuits de pleine lune, un loup-garou rôde dans la région. Raoul tombe sous la coupe sexuelle de la marquise et peu à peu découvre les terrifiants secrets qui hantent le manoir.

Personnages bien campés. Hager, le loup-garou, est très réaliste. Il reçoit un endoctrinement militaire et une initiation de magie noire qui le pousse au bout de la damnation. La marquise est dure et répugnante. Très belle physiquement, elle atteint une noirceur exemplaire dans sa psychologie et sa sexualité. Dominatrice, sorcière, vampire sexuelle, un vrai personnage maléfique.

Les Loups de la Pleine Lune est un bon roman classique qui se lit aisément. Très proche de Seignolle et de Dracula dans sa thématique et sa forme.

Edouard Brasey, *Les Loups de la Pleine Lune, Le Pré aux Clercs*, 274 p. Marc Bailly

Je remarque, au cinéma notamment, que les personnages sombres et noirs ont tendance à s'humaniser, à devenir des héros romantiques et proches de nous, des rebelles plutôt que des méchants. Je pense notamment au Dracula de Coppola, à Wolf avec Jack Nicholson...

Vous qui êtes également acteur, avez-vous joué ans des films fantastiques ? Si non, l'auriez-vous souhaité ? N'avez-vous jamais pensé écrire des scénarios de films ?

Oui, bien sur... Ecrire des scénarios, mais aussi adapter mon roman pour le cinéma... Il s'agit d'une question de rencontre, d'opportunité. Mais j'ai en effet des idées sur le sujet...

Quels sont vos projets ? Un autre roman ?

Chez le même éditeur, Le Pré aux clercs, je vais publier en mai 2005 un «Guide du chasseur de fées», illustré, dans la même collection que le «Guide du chasseur de vampires». Puis, en fin d'année, le premier tome d'une Encyclopédie du Merveilleux qui en comptera 7... Et puis des projets de romans touchant également au fantastique et à la fantasy...

L'EMPIRE DES LOUPS

Par Joséphe Ghenzer

Après Les Rivières Pourpres, L'Empire Des Loups est la nouvelle adaptation cinématographique, en date, d'un best-seller de Jean-Christophe Grangé, (avant le tournage du Concile De Pierre qui est actuellement en préparation) et dans lequel on retrouve, une fois encore, Jean Reno dans le rôle d'un flic pas très catholique.

L'expérience interdite

Depuis quelque temps, Anna Heymes, l'épouse de l'un des plus hauts fonctionnaires du Ministère de l'Intérieur, souffre de crises d'amnésie chroniques et d'hallucinations terrifiantes, au point qu'elle en vient même à douter de l'honnêteté de son propre mari et de ne plus reconnaître les personnes de son entourage, à la place desquelles elle ne voit plus que d'horribles visages déformés comme s'ils avaient été soumis à une forte irradiation ou avaient été rongés par un acide. Elle perd de plus en plus pied, ne sait plus qui elle est vraiment et a l'impression de devenir carrément folle alors qu'en réalité, elle n'est que la malheureuse et innocente victime d'une expérience scientifique, menée dans le plus grand secret, par un savant qui a mis au point une technologie de pointe capable manipuler la mémoire d'un cobaye, d'effacer tous ses anciens souvenirs et de lui en implanter de nouveaux à la place et cela à des fins militaires afin de mieux pouvoir infiltrer incognito une espionne au sein d'un réseau terroriste dans le but de pouvoir le démanteler de l'intérieur.



Tandem

Pendant ce temps-là dans le Xème arrondissement de Paris, Paul Nertheaux, un capitaine de police entêté, se voit confier une enquête criminelle concernant les meurtres très rapprochés de trois femmes d'origine turque travaillant dans des ateliers clandestins et dont les corps ont été retrouvés atrocement mutilés. Le supposé "serial killer" n'ayant laissé aucun indice exploitable sur les lieux de ses crimes, l'enquête piétine. N'ayant plus d'autre solution, Nertheaux se retrouve alors contraint et forcé de faire appel à Jean-Louis Schiffer, un ex-flic marginal et implacable, réputé pour ses méthodes expéditives et peu orthodoxes, afin de l'aider à infiltrer la population turque du quartier, peu encline à parler aux inconnus et encore moins à la police. Si Nertheaux est un flic intègre et respectueux des procédures, Schiffer est son parfait contraire. Pour ce dernier "la fin justifie les moyens", il ne se soucie aucunement de l'éthique et est absolument prêt à tout, même à employer la torture si nécessaire, pour arriver à obtenir le plus petit renseignement auprès d'informateurs potentiels. Les deux flics acceptent de faire équipe ensemble uniquement parce qu'ils n'ont pas d'autre choix pour arriver à stopper cette série de meurtres atroces.

Le pacte des Loups

Tout comme cela avait déjà été précédemment le cas avec *Les Rivières Pourpres*, on part à nouveau ici de deux histoires différentes, apparemment sans lien entre elles, mais qui finissent

par se rejoindre à mi-parcours pour ne plus former que les deux parties complémentaires d'un même tout. D'un côté, on a affaire à de nouvelles technologies permettant de pouvoir effacer la mémoire d'un individu afin de la reprogrammer entièrement avec de nouveaux souvenirs à des fins militaires et, de l'autre, une série de crimes atroces, commandités par les impitoyables "Loups Gris", une branche de la Mafia turque s'apparentant plus à une "secte" politique d'extrême droite qu'à une simple bande de criminels et qui sont de farouches partisans du retour à une Turquie ancestrale.

CREEP

Par Joséphe Ghenzer

Creep est une efficace série B d'horreur bien gore, comme les fans du genre les aiment, qui se déroule de nuit dans les couloirs du métro londonien.

Le dernier métro

A Londres, Kate est en train de faire la fête dans une soirée chic copieusement arrosée où elle était censée y retrouver l'une de ses amies avec laquelle elle devait repartir ensuite mais cette dernière ne l'a malheureusement pas attendue. Kate décide donc de quitter les lieux après avoir été importunée par l'un de ses admirateurs un peu trop collant à son égard. A minuit par une froide nuit d'hiver, elle guette, en vain, l'arrivée d'un taxi avant de se décider finalement à prendre le métro. Sous l'effet de l'alcool qu'elle a avalé tout au long de la soirée, elle ne tarde pas à s'assoupir sur le quai en attendant qu'une rame arrive. A son réveil, quelques temps plus tard, le quai est désert. Affolée, elle se dirige en courant vers la sortie mais les grilles sont déjà fermées pour le restant de la nuit. C'est alors qu'elle entend au loin le bruit d'un métro qui arrive, elle dévale à nouveau dans le sens inverse les escaliers et arrive, in extremis, à monter à l'intérieur d'une rame avant que

celle-ci ne redémarre. Elle est toutefois quelque peu inquiète de constater qu'elle est la seule passagère à bord du wagon. Quelques secondes plus tard, la rame s'immobilise en plein milieu du tunnel et les lumières s'éteignent brusquement. Une peur panique s'empare alors d'elle.

Une nuit en enfer

Alors qu'elle tente de trouver de quelle façon sortir du wagon, elle se retrouve nez à nez avec l'homme qui l'avait importunée au cours de la fête et qui, furieux qu'elle ait osé repousser ses avances, lui saute dessus dans le but de la violer. C'est à ce moment précis que les portes de la rame s'ouvrent et qu'une main, surgie de nulle part, s'empare de la jambe de l'agresseur pour le tirer hors du wagon. S'ensuivent d'horribles hurlements poussés par la victime.

La jeune femme n'a, du coup, plus qu'une idée en tête : s'enfuir, par tous les moyens, loin de cet horrible cauchemar éveillé. Alors que dans sa vie professionnelle Kate est une jeune femme active et dynamique qui a l'habitude de contrôler les choses, cela ne lui sera malheureusement d'aucune utilité lorsqu'elle se retrouvera brusquement seule, impuissante, terri-

fiée et complètement perdue dans un véritable dédale de souterrains alors qu'elle est poursuivie par un tueur fou. Pour avoir une chance de survivre jusqu'au petit matin, il va lui falloir non seulement s'adapter mais également



apprendre à dominer sa peur.

L'antre de la folie

Alors qu'elle tente désespérément de trouver une issue, elle va croiser le chemin de quelques individus (un couple de junkies SDF qui vit en secret dans une cachette qu'ils se sont aménagée dans un minuscule réduit désaffecté, un agent de sécurité chargé de surveiller le métro la nuit depuis un central de surveillance vidéo ainsi que deux égoutiers) qui vont, les uns après les autres, être décimés par Craig, la "créature" maléfique qui hante les lieux.

Craig est une sorte de grand "gamin", attardé mental et au physique déformé, issu d'une mutation suite à des expériences génétiques réalisées dans un laboratoire secret. Lorsque ce dernier a été fermé, le "monstre" a été abandonné là. Il y a alors grandi seul, livré à lui-même. Il n'a, en réalité, aucune conscience de l'atrocité des actes qu'il commet. Il tente seulement, à sa façon, de reproduire sur ses victimes les "opérations chirurgicales" auxquelles il a assisté lorsqu'il n'était encore qu'un enfant, à l'époque où le laboratoire secret, dans lequel il est né, était encore en activité. A noter qu'il aura fallu 7 heures de maquillage quotidien pour transformer Sean Harris (l'acteur qui incarne le rôle) en Craig.

Le bout du tunnel

Creep est un pur "survival" sans concession dans lequel Christopher Smith ne lésine pas sur les effets gore, parfois même à la limite de l'insoutenable (comme la séquence de "l'accouchement") et qui s'appuie, tout à la fois, sur la peur de la solitude, l'angoisse des ténèbres et la claustrophobie due à l'enfermement des victimes prisonnières dans un environnement clos dont elles ne peuvent s'échapper. Les divers protagonistes se retrouvent pris au piège dans une sorte d'univers parallèle, figuré ici par toute l'étendue du véritable labyrinthe que représente le métro londonien avec tous ses coins et recoins ainsi que ses multiples niveaux et ses nombreux embranchements.

A l'exception de la séquence de la

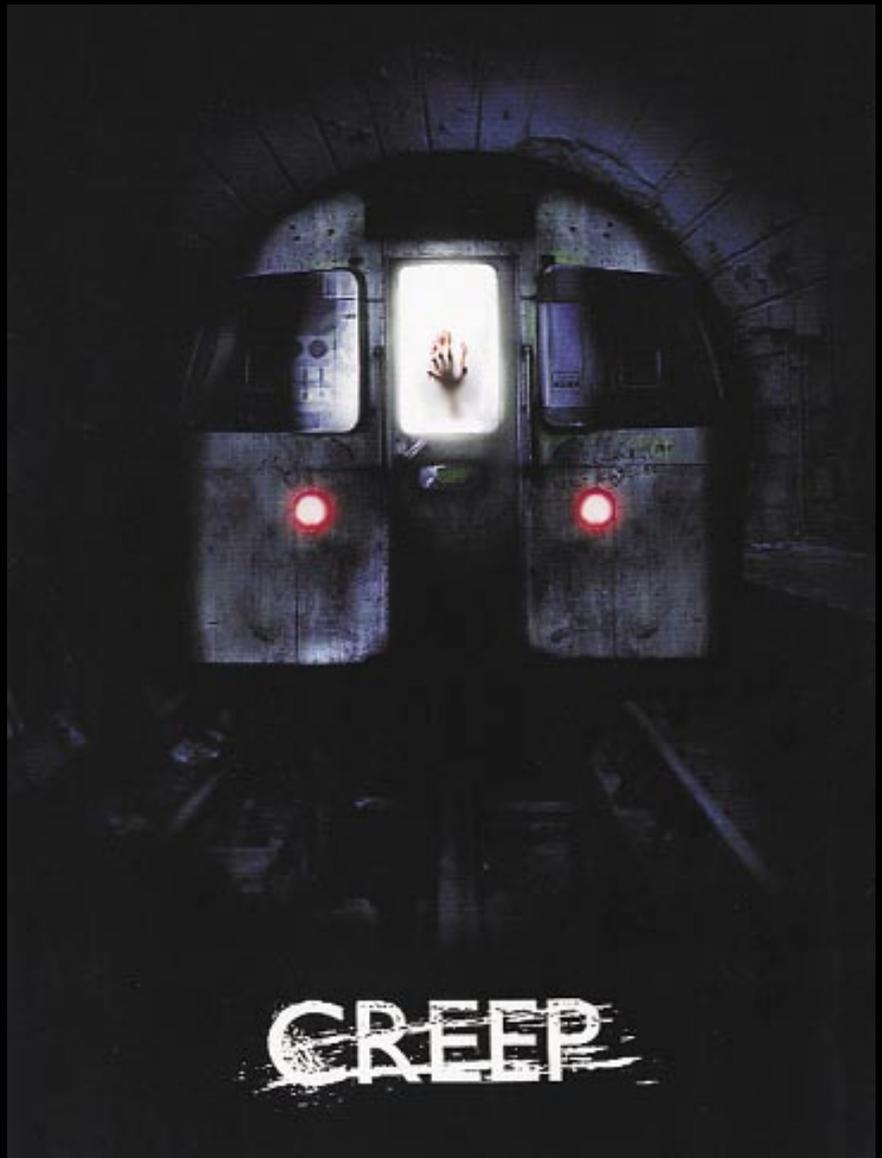
soirée à laquelle l'héroïne participe au début du film, l'action se déroule quasiment en huis clos avec une unité de lieu (les souterrains du métro) et de temps (l'horreur se déroule entièrement de nuit pendant un laps de temps de quelques heures seulement). Afin de renforcer l'impact de cette descente aux enfers, un certain nombre de séquences a été tourné en caméra portée avec un minimum de lumière.

Creep

Réalisation : Christopher Smith

Avec : Franka Potente, Vas Blackwood, Ken Campbell, Jeremy Sheffield, Paul Rattray, Kelly Scott, Sean Harris, Morgan Jones.

Durée : 1 h 25



ESTELLE VALLS DE GOMIS

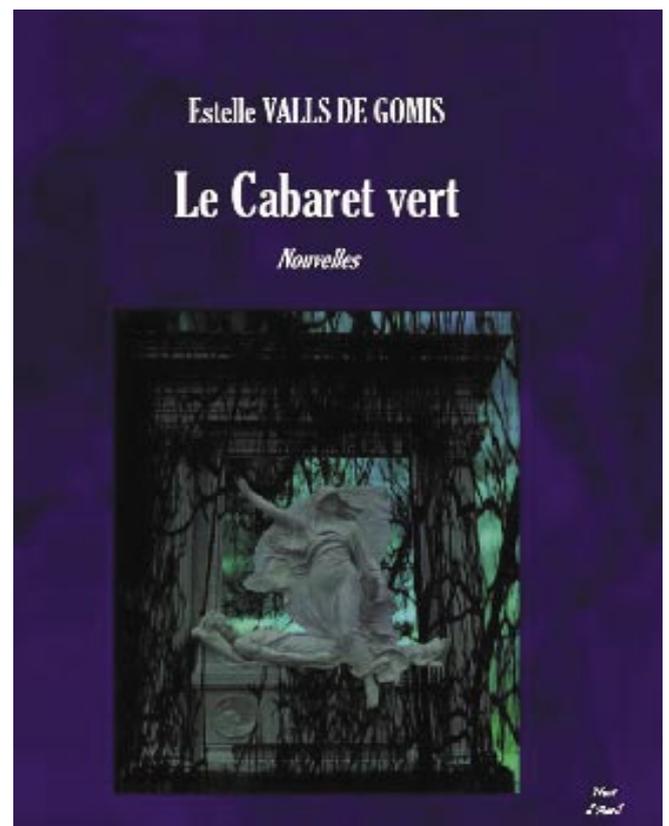
LE CABARET VERT

La jolie préface de Léa Silhol cerne bien l'atmosphère très particulière de ce recueil de nouvelles : « appropriation du fugace et de l'immatériel », « beaucoup d'amour, d'amitié et de lumière tranquille », « littérature de jeu ». Précédée d'une citation de *l'Omphale* de Théophile Gautier, la première nouvelle se réfère explicitement à ce beau poète. Dès les premières lignes, le ton est donné. On y découvre des statues qui s'animent et meurent. Amour et mort sont parties intimes du fantastique. Il n'est donc pas étonnant qu'Estelle Valls de Gomis s'intéressât à la figure du Vampire, objet de trois travaux universitaires de sa plume. Huit des quinze nouvelles se rattachent, de près ou de loin, à cette thématique. Revisitée par l'horreur pure (*Rouge comme l'aveu*), l'immortalité souriante (*Le Destin d'Anicet de Saint-Amour*, que j'avais pu découvrir dans le 'Martobre' n°19), la décadence (*Le Couvre-lit de velours*), Lucifer lui-même (*Le Sang de l'Art*) ou l'Antiquité (*La Métamorphose d'Aphrodite*, *Dans les draps de Morphée*). L'intrusion de l'Antiquité est d'ailleurs l'originalité fondamentale de ce recueil, et nous vaut quelques textes tout illuminés de beauté classique. *Les Frères du corail*, par exemple, périple au royaume sous-marin d'Hadès, *Derrière le Mur*, où revit Ulysse, et surtout, pépite étincelante, *Pour des torrents d'or*, ou *les ors de Poséidon*, aux dernières lignes si joliment parnassiennes : « Alistaire n'eût que le temps de se redresser pour voir s'éloigner, comme un signe d'adieu, un poudroiment éblouissant de gouttelettes brillantes » (p.124). La langue, on le voit, est belle et raffinée, digne du bon Théophile des Emaux et Camées. Digne aussi de ces décadents dont l'auteure semble se réclamer en les citant parfois : Wil-

de, Huysmans, Stoker. Voici un magnifique collier de textes aussi brillants qu'envoûtants, et qui émerveilleront tout lecteur sensible au culte de la Beauté pure. Précisons que six de ces nouvelles ont été publiées antérieurement dans des revues ou fanzines, mais présentées ici dans une version inédite.

Estelle VALLS de GOMIS, Le Cabaret vert, couverture de Michelle Blessemaille, Editions Nuit d'avril, 58700 Oulon, 2004, 194p.

Bruno Peeters



VALERIO EVANGELISTI

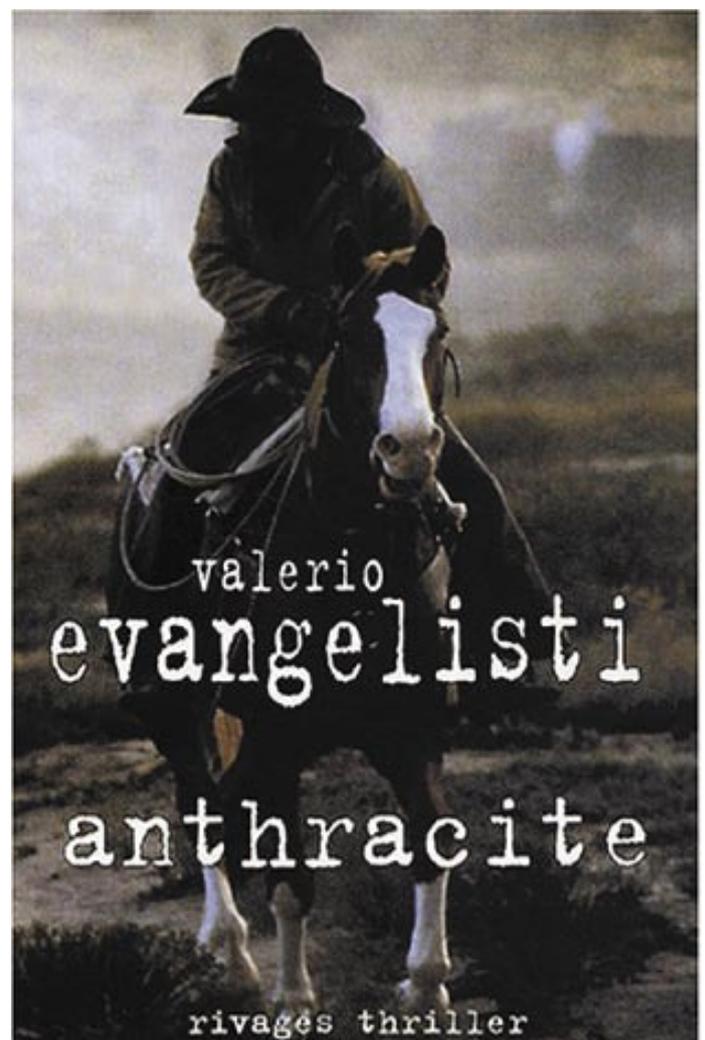
ANTHRACITE

Les siècles passent, les mondes changent, mais le côté effrayant de l'homme persiste. La culture industrielle s'imprime dans le paysage, provoquant la même douleur qu'un tatouage sur une peau exsangue. Et les mêmes sacrifices expiatoires. *Anthracite* est le roman d'une société qui se crée dans la douleur. L'époque de la guerre de Sécession, horrible mangeuse d'hommes, vient de se terminer, l'encre des traités est à peine sèche, mais le besoin de sang frais est toujours aussi féroce. Pour que les trains passent sur le sol sauvage de l'Amérique et le strient profondément, non pas de cicatrices rituelles, mais des marques ineffaçables de l'appropriation, pour que les puissants deviennent encore plus redoutables, pour que la civilisation adienne au profit de certains, il faut maintenant que les esclaves de la faim, les Irlandais, les noirs et les Chinois blessent leurs mains sur la roche dure et noire. Il faut que leurs poumons s'emplissent de poussières mortelles, que leurs yeux ne voient plus le jour, qu'ils s'ensévelissent vivants pour le grand passage des machines, triomphant du bornage et de la clôture traditionnels. Valerio Evangelisti abandonne son grand inquisiteur favori pour découvrir l'enfer moderne de la prostitution totale, lorsque l'on vend sa peau et tout ce qu'elle peut contenir pour une soupe ou un jour de souffrance de plus. Il choisit pour cela le Mexicain Pantera, un exorciste, qui est peut-être encore plus fondamentalement un psychanalyste de la noirceur. Témoin des vicissitudes effroyables, Pantera le fauve obscur, moitié sorcier, moitié juge implacable, tueur sans terreur, est l'Ange Gabriel descendu parmi les hommes pour trancher entre le bien et le mal. Mais dans une ville minière, les oppositions existent-elles vraiment ? Le blanc et le noir, s'ils ne se conjuguent pas, se marient pourtant, en des alliances improbables : Pantera qui tient des deux sangs connaît mieux que tous les autres la quête de l'impossible pureté. Et sa progression dans la mine, difficile et aveugle, sa marche somnambule dans ces boyaux centraux qui se ramifient à l'infini en sentes fragiles, est l'image même de l'impossible justice. Les deux camps s'arrachent les services de Pantera, mais personne ne sort indemne de l'aventure. Il n'y a pas d'innocence sous le noir soleil : le charbon qui remonte des corps en anthrax purulent dénonce

la pourriture des âmes, leur empoisonnement moral. *Anthracite* est écrit dans un style flamboyant, dans la brûlure rouge d'un morceau de coke en fusion. Il est également noir et obscur, sans laisser de perspective au lecteur, qui avance, nègre en bataille dans un tunnel sans lumière un soir sans lune. Evangelisti réussit son coup si l'on accepte cette dérive hallucinée, dans des paysages bancals. *Anthracite* est un grand western à la Jodorowski, un El Topo magnifié, un hymne aux rats grouillant dans la réalité souterraine des mines, ignobles compagnons de la conquête de l'Ouest.

Valerio EVANGELISTI, *Anthracite*, traduction de Jacques Barberi, Rivages/thriller, 2005

OKUBA Kentaro



FICTION (TOME 1)

Un coup de tonnerre dans le ciel imaginaire francophone : *Fiction* renaît ! Oui, la célèbre et mythique revue créée en 1953 par Maurice Renault, et si longtemps dirigée par Alain Dorémieux, morte de sa belle mort en février 1990, après 412 numéros. Certes, d'autres revues ont existé depuis, ou existent toujours, mais aucune ne possédera cette aura mystique d'une véritable entreprise, qui aura accueilli et révélé les meilleurs auteurs et critiques de notre temps. Voilà pourquoi cette re-naissance est un événement considérable dans le monde éditorial de la SF. A l'instar de son original, ce nouveau *Fiction* est «l'incarnation sur notre rivage francophone» du *Magazine of Fantasy and Science Fiction*, avec intervention d'auteurs français ou d'autre origine (on annonce même des Chinois, des Indiens ou des Serbes). La rédaction se compose actuellement de Christophe Duchet, Laurent Quessi, Jean-Jacques Régnier, André-François Ruaud et Jean-Marc Tomi. La revue est publiée par 'Les moutons électriques', éditeur, et diffusée par L'Oxymore.

Après ces détails techniques, venons-en au contenu de ce tome 1, fort de 335 pages tout de même. Ce qui frappe, tout d'abord, c'est l'absence de cet appareil critique qui faisait la gloire de l'ancien *Fiction*. Très peu d'articles de fond, pas de critiques de livres ni de chroniques d'humeur, comme auparavant. Dommage, mais c'est dans doute voulu par la nouvelle ligne rédactrice. Celle-ci est définie dans l'éditorial de trois pages et peut se résumer en un mot : «élargissement». Élargissement territorial, thématique et temporel. Initiative excellente : *Fiction*, revue ouverte. Tous pays, tous thèmes, toutes époques. On a vu que des auteurs étrangers seront publiés, ce qui est une bonne chose car la SF ne se circonscrit pas géographiquement, et n'est pas limitée aux mondes anglo-saxons ou francophones. La liberté thématique faisait déjà partie du credo originel de 1953, qui citait l'étrange, le fantastique, le surnaturel et l'anticipation scientifique. Quant à l'élargissement temporel, la rédaction s'engage à privilégier la 'qualité', notion un peu subjective crois-je. Y aura-t-il réédition d'auteurs anciens ? Des écrivains de littérature générale ? Des jeunes ? Attendons voir.

Venons-en à présent à ce fameux (déjà ?) premier tome. Il contient treize nouvelles, entrelacées de quelques articles critiques. Ceux-ci sont souvent intéressants, tels ceux de Margaret Atwood et d'Ellen Kushner sur Ursula K. LeGuin, ou celui de Jean-Michel Margot sur Jules Verne, mais, situés au beau milieu de la revue, ils risquent de passer inaperçus, ce qui serait dommage, car ils sont tous les trois de belle qualité. Quant aux fictions mêmes, hormis trois textes hors pair, elles me laissent plutôt perplexes. Beaucoup sont en effet sans grand intérêt, et on s'étonne de les trouver dans un numéro de lancement. Les nouvelles de Mc Mullen, Fuentes ou Nikolovitch, par exemple, qui ouvrent le recueil, ne sont que plutôt moyennes. Ce que n'est pas *Création* de Jeffrey Ford, évocation d'un homme végétal digne de la forêt de Ryhope de Holdstock. *Solitude* d'Ursula K. LeGuin est une belle méditation sur les problèmes de communication bien chers à cet auteur, nouvelle faisant partie de son grand cycle hainien. Texte superbe : «Je n'ai pas de peuple. Je n'appartiens pas à un peuple. J'essaie d'être une personne». (p. 73).

J'ai parlé de trois récits hors pair. En effet, trois nouvelles se distinguent, à mon avis, dans le corpus fiction de ce tome 1. L'Espagnol Juan-Miguel Aguilera fait se rencontrer Teilhard de Chardin et Jules Verne (avec apparition du photographe Nadar) dans un fan-

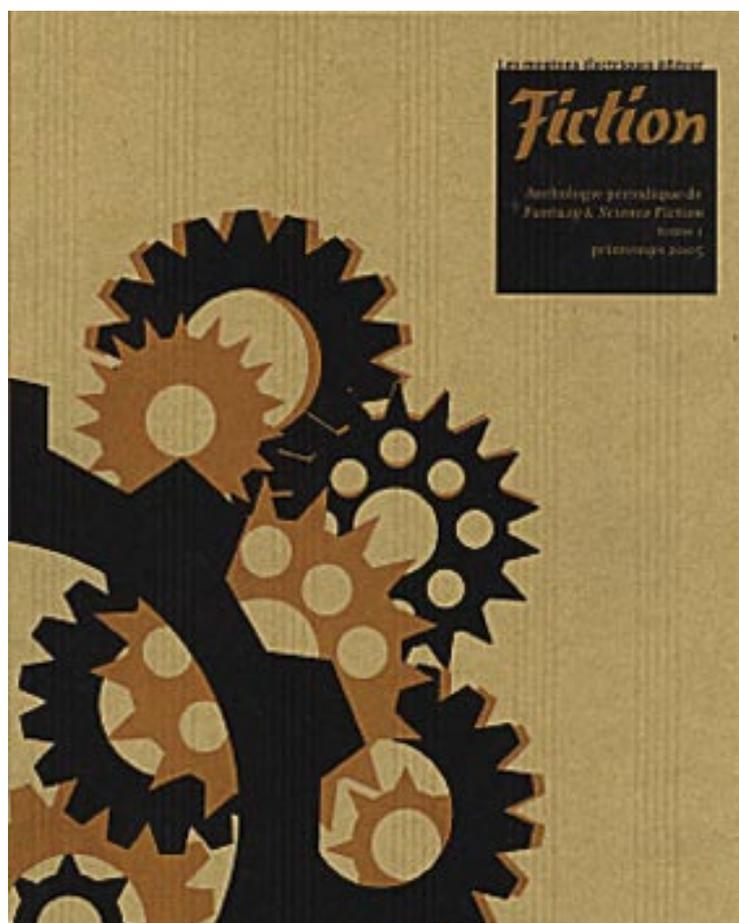
tastique voyage steampunk en ballon (*Voyage au centre de l'univers*) Excellent. Excellent aussi, et très drôle, *Charge utile* de Jean-Jacques Régnier, dans lequel des passagers congelés d'un navire spatial se réveillent suite à une panne (?). Texte jubilatoire, superbement bien écrit, dans la nette descendance de Robert Sheckley ou de Fredric Brown. A lire d'urgence et sans modération aucune. *Presque chez soi* de Terry Bisson, peut-être la plus belle nouvelle de ce *Fiction*, conte les aventures de trois enfants volant sur un avion magique/bricolé. Ils arrivent dans une autre ville qui pourrait être la leur n'étaient de subtiles différences. Dans cette ville 'parallèle', la fille, handicapée à l'origine, marche et roule à vélo. Elle refusera de revenir. Ses deux compagnons rentreront, 'presque chez eux'...pour assister à ses funérailles. Superbe. La revue clôt par les petits carnets de Francis Valéry, analysant, entre autres, le roman *L'œuvre du Diable* de Michel Pagel (J'ai Lu, Millénaires).

Une belle aventure qui (re)commence donc, à lire et à suivre de près, assurément. En espérant le retour des critiques, et un emballage plus attirant. De toute manière, cette parution constitue un grand événement, à annoncer et diffuser par grande cymbale médiatique !

Fiction, anthologie périodique de 'Fantasy & Science Fiction', tome 1 printemps 2005, Les moutons électriques, éditeur, 335 p., 19 €.

www.moutons-electriques.com

Bruno Peeters



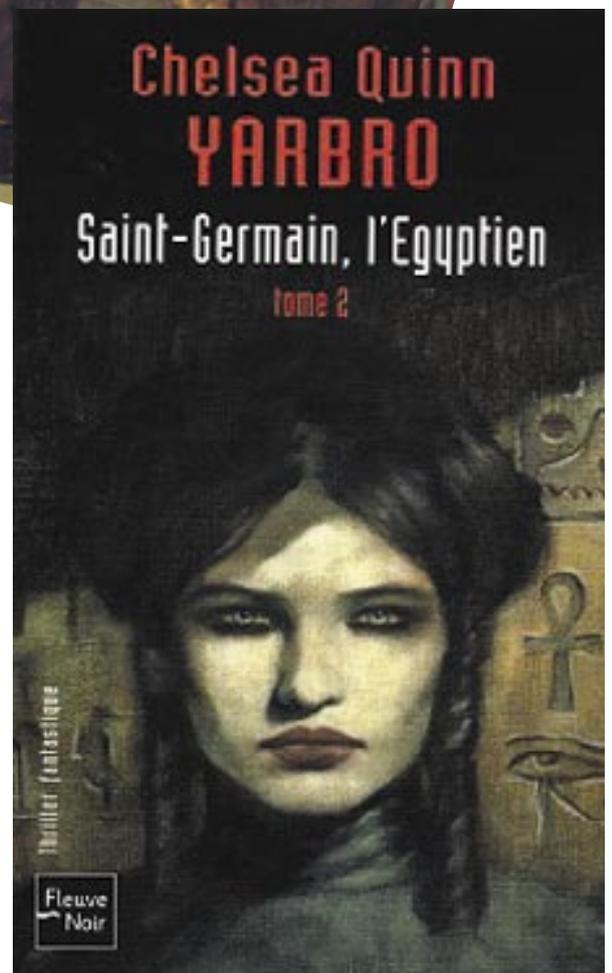
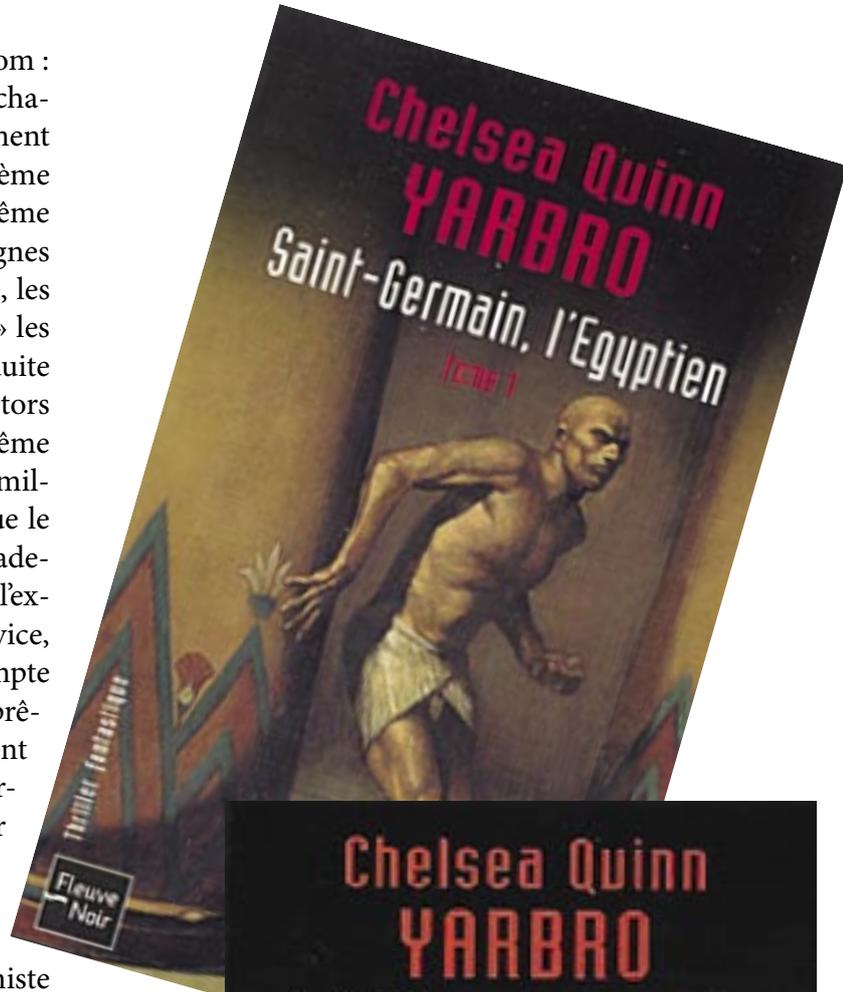
CHELSEA QUINN YARBRO

SAINT-GERMAIN, L'ÉGYPTIEN

Saint-Germain l'Égyptien n'a de thriller que le nom : on y sue beaucoup, on y frissonne certes, mais de chaleur, car la scène se déroule (fort langoureusement d'ailleurs) en Égypte au tout début du dix-neuvième siècle. On n'a pas encore inventé le thé glacé, ni même la suffragette. Par contre, Napoléon et ses campagnes ont fait la gloire de la région, et de toute l'Europe, les aventuriers et les savants se ruent pour «partager» les fouilles millénaires. L'expédition française conduite par Alain Hugues Beaudilet, un « antiquaire » retors et gourmand, effectue des recherches à l'endroit même où le comte de Saint-Germain, vécut près de deux mille ans. Nous le savons de manière fortuite puisque le cher comte est l'amant de cœur de la comtesse Madeleine de Montalia, une amatrice éclairée affectée à l'expédition à titre onéreux. Beaudilet, l'infâme de service, ne brûle pas que pour des vieilles momies : il compte bien faire de la comtesse sa maîtresse, quitte à se prêter pour cela à toutes les turpitudes. Heureusement pour elle, la froide Madeleine est une vampire parfaitement capable de se défendre et de faire régner la vérité. Voici en gros pour l'intrigue fort étiquée, le sujet réel du roman étant plutôt l'émancipation féminine. Le roman tourne beaucoup autour de Madeleine de Montalia qui incarne un idéal féministe dans un monde encore très naturellement phallocrate. Le style épistolaire qui intervient trop souvent a pour objectif de rendre précieux la lecture de ce roman d'aventures pour dames – on n'est jamais très loin du fameux *Mort sur le Nil* d'Agatha Christie – malheureusement, la traduction est désastreuse et casse complètement cette volonté stylistique. Le pauvre traducteur ne maîtrise pas les règles d'accord du participe passé, et se mélange volontiers dans les genres. J'ai découvert avec ce livre l'œuvre de Chelsea Quinn Yarbro, et je ne peux donc, au regard de sa bibliographie conséquente, dire davantage de méchancetés gratuites. La lecture d'ensemble est toutefois agréable, pour quelqu'un qui attend dans un aéroport.

Chelsea Quinn YARBRO, *Saint-Germain, l'Égyptien*, trahison d'Edouard Kloczko, Fleuve Noir, 2005.

OKUBA Kentaro



BD

Par Gérard Wissang

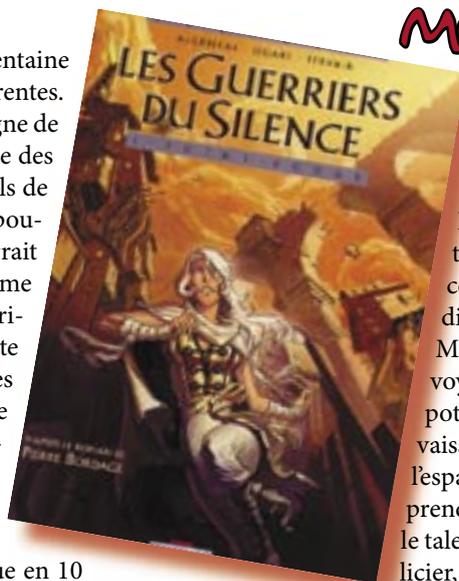
LES GUERRIERS DU SILENCE - TOME 1

La confédération de Naflin regroupe une centaine de planètes aux mondes et aux cultures différentes. Le Seigneur Ang régit l'ensemble et l'ordre règne de Vénicia, la capitale, à Point Rouge, la planète des Bannis. Seulement, dans l'ombre des sous-sols de Syracuse, les Scaythes, des êtres doués de pouvoirs mentaux, fomentent un putsch qui verrait l'avènement d'un clergé obscurantiste. De prime abord, on songe à l'Episode 1 de la seconde Trilogie de Star Wars, mais rapidement la patte de l'écrivain Pierre Bordage s'inscrit dans les dialogues où se nouent les complots, où se crée la méfiance, elle se lit dans les architectures raffinées de Vénicia et sur les armures sans visages des implacables mercenaires de Pritiv. Une idée de grandeur ressort de ses 46 premières pages d'une longue série prévue en 10 tomes, une immensité où l'Humain, si cher à l'auteur, se cherche et s'apprête à rivaliser avec les «grands hommes».

Comme toute adaptation BD d'un roman à succès, la scénariste Algésiras se doit de prendre des raccourcis, de ne conserver que les grandes lignes sans pour autant rompre avec l'intrigue, une tâche qui n'est guère aisée lorsque l'on connaît la richesse des mondes décrits par Pierre Bordage. Pour se faire, elle s'appuie sur le coup de crayon de Philippe Ogaki, aux goûts prononcés pour l'architecture et le manga, ainsi que le coloriste Servain, mêlant subtilement la modélisation 3D à la peinture sur ordinateur. Mais alors que dire de cette reprise d'un succès littéraire vieux de douze ans ? Les lecteurs du roman retrouveront-ils les images qu'ils s'étaient construites ? Les lecteurs de BD adhéreront-ils au style Bordage ? Je répondrais par cette phrase de l'auteur lui-même : «A partir du moment où une oeuvre est donnée au public, elle ne m'appartient plus. C'est aux gens d'essayer d'adapter ces univers à leurs propres imaginaires.» et j'ajouterais, en tant que lecteur de Pierre Bordage et découvreur de cette trilogie que «Oui, l'esprit Bordage est conservé !» A suivre cet automne.

Les Guerriers du Silence - Tome 1 - Point Rouge, chez Delcourt, Collection Néopolis.

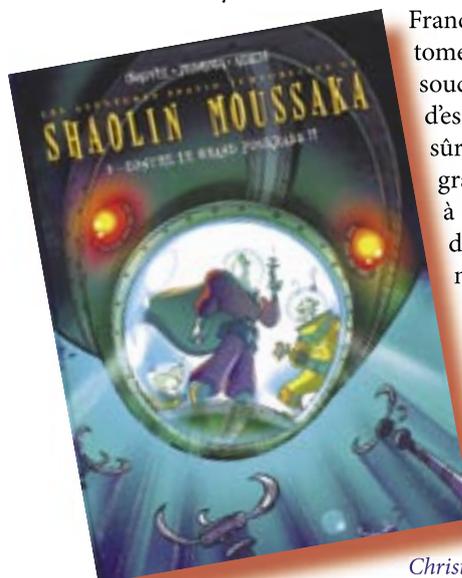
D'après le roman de Pierre Bordage, Scénario d'Algésiras, Dessin de Philippe Ogaki et couleurs de Servain.



LES AVENTURES SPATIO-TEMPORELLES DE SHAOLIN MOUSSAKA

TOME 2 : CONTRE LE GRAND POUKRASS!

Rien qu'à lire le titre, nous savons tout de suite à quelle sauce nous allons être mangés ! Et ce ne sont pas «Los Space Mexicanos» qui me diront le contraire ! Dans cette suite, Shaolin Moussaka et toute sa clique poursuivent leur voyage à travers le temps et l'espace. Manque de pot, un dictateur en mal d'amour capture leur vaisseau et les enferme dans son paquebot de l'espace. Nul besoin de lire le tome 1 pour comprendre leurs mésaventures. David Chauvel, dont le talent de scénariste révèle bien des facettes - policier, fantastique, historique... et désormais comique jeunesse - nous entraîne dans une histoire où les gags se succèdent, où les stéréotypes s'amoncellent et où les adultes en prennent pour leur grade. Et ils aiment ça, nos chères «têtes blondes» ! Ca baffe ! Ca claque ! Ca éclate ! Ca bondit et ça dégage ! Y'a même un ours qui distribue des gifles à des cosmonautes égarés sur un astéroïde ! Le ton y est. Le tome 1 méritait son prix jeunesse France Télévisions 2004. Le tome 2 prend la suite sans soucis. Reste un soupçon d'essoufflement sur la fin, sûrement que j'ai trop grandi ! Vite oublié grâce à un clip du dernier hit des «Los Space Mexicanos».



Les Aventures Spatio-Temporelles de Shaolin Moussaka - Tome 2 : Contre le grand Poukrass, chez Delcourt

Scénario de David Chauvel. Couleur de Christophe Araldi. Dessins de

Cyril Pedrosa.

DERM - Tome 1 - ALI TATOO

Dans un futur pas si lointain, la Terre a disparu et les hommes survivent dans des colonies spatiales. L'une d'elles, Amratha, sur une planète sombre et imposante, est soudainement le théâtre d'un étrange combat. Deux êtres, à l'apparence humaine, mais aux pouvoirs surhumains, luttent sous les yeux de simples mortels. Le contact inespéré avec des extraterrestres a enfin lieu ! Mais à quel prix ?

Des humains, une méga cité, un quartier industriel, des surhommes qui débarquent, des humains impliqués malgré eux, le scénario est des plus classiques. L'absence de prise de risques, me direz-vous, pour le dessinateur et scénariste Yann Valéani qui publie là son premier album, appuyé de son co-scénariste et compagnon du Zarmatelier Eric Stoffel (Pandora, Arvandor). Ce qui ne gâche pas l'intérêt de cette BD. Puisqu'une trame classique évite de perdre un public en devenir et autorise aux auteurs toutes les originalités en matière d'univers. Et c'est là que le DERM intervient. DERM comme épiderme. La peau joue un rôle essentiel dans l'histoire. Elle implique le contact, le toucher, la sensation, l'émotion, mais aussi les rivalités, l'idée d'appartenance à un peuple. Ce n'est donc pas un hasard si l'action débute chez un tatoueur. Ce qui frappe d'autant dans cette BD est l'absence de la peau originelle, cette verdure, cette nature qui couvre notre Terre défunte. Ici, tout est béton et métal, verre et électricité. On sent que Valéani y va de son vécu dans les rues de Marseille. Bien sûr, je peux me tromper. En tout cas, l'idée d'une humanité ayant perdu tout espoir et toute motivation pour l'avenir fait vite son chemin dans l'esprit du lecteur. Les immeubles, les véhicules, les architectures ne présentent guère de révolutions en matière d'esthétique et de technologie. Un manque d'imagination de la part de l'auteur ? Je préfère croire à l'insistance d'une humanité prise de cours et qui désormais végète en l'absence de but.

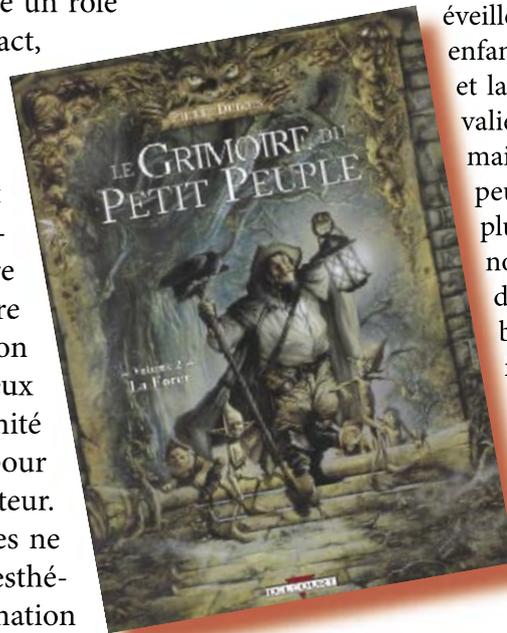
*DERM - Tome 1 - ALI TATOO aux Editions DELCOURT 48 pages
 Co-scénario ERIC STOFFEL, Scénario et dessin YANN VALEANI, Couleurs MARIE LEFEBVRE*



LE GRIMOIRE DU PETIT PEUPLE - VOLUME 2 - LA FORÊT

Il était une fois un jeune garçon des Ardennes qui se passionne pour le merveilleux. Son engouement pour les créatures fantastiques et pour les légendes régionales fera de lui un érudit en la matière. Il ravira bien des auditeurs à la radio en leur contant son savoir. Il enchantera bien des téléspectateurs sur France 3 Bretagne. Il scénariserait bon nombre de téléfilms aussi. Pierre Dubois signera même avec grand succès des encyclopédies et des bandes dessinées portant sur les lutins, les elfes et autres créatures féeriques. Si bien qu'aujourd'hui, petit homme est devenu grand et sur le petit peuple en a beaucoup écrit. Sans, pour autant, la fontaine avoir tari.

Après un premier volume sur le Crépuscule, paru il y a cinq mois seulement, voici que « Le Grimoire du Petit Peuple » nous revient sur le thème de la Forêt. Dans cet ouvrage à la mise en page somptueuse, Pierre Dubois mêle aussi bien la rime qu'il joue avec ses personnages. Il nous plonge à une époque ancienne, dans des lieux où la forêt impose le respect et où elle effraie le voyageur. Il use du talent de dessinateurs affirmés pour hypnotiser nos yeux et ne leur laisser



entrevoir la chute de ses récits. En cinq contes, il éveille en nous la curiosité d'un enfant, l'innocence d'un puceau et la bravoure d'un preux chevalier. Puis, d'un habile tour de main, il renverse le jeu. Nos peurs les plus profondes n'ont plus de raison, nos certitudes non plus. Nous nous égarons dans la Forêt des Contes. De belles couleurs rassurent notre lecture. Les cases battent la mesure. Tant est qu'à la fin, nul amoureux de la Fantasy et du Conte, de la Geste et du Beau ne saurait être déçu par ces bandes dessinées.

Le Grimoire du Petit Peuple - volume 2 « La Forêt »

Nombre de pages : 48 - Editeur : Delcourt

Scénariste : Pierre Dubois

Co-dessinateurs : Emmanuel Civiello - Etienne Le Roux - Thierry Ségur - Jérôme Lereculey - Aleksa Gajic - Dominique Bertail - Jean-Emmanuel Vermot-Desroches - Thierry Leprévost.

PHENIX

TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

MAG

